



s o m m a i r e

La bibliothèque familiale est-elle un mythe ? par R.-M. Charland p. 206

Lettres à sa nièce de Friedrich Von Hügel p. 207

En marge de la dernière oeuvre de Jean-Paul Sartre par H.-P. Bergeron p. 208

Les grandes étapes de la pensée de H.-P. Bergeron p. 210

Notices bibliographiques p. 211

Dictionnaires des idées contemporaines p. 230

Dr Georges Durand: Lettre de France p. 233

Page d'anthologie: Maternité de Marie Anastasie p. 236

A V R I L 1 9 6 5



Diane GIGUÈRE
(Voir à la page 215)

La bibliothèque familiale est-elle un mythe ?

Penser qu'une bibliothèque familiale ou même publique puisse devenir complète, c'est tout simplement imaginer une bibliothèque de rêve. Si par impossible elle existait, on ne saurait mieux la définir qu'en empruntant l'une des moins heureuses trouvailles des Précieux: un cimetière des vivants et des morts. Ce cas échéant, les bibliothécaires deviendraient des fossoyeurs, les critiques, des experts en momification, et les écrivains, des fournisseurs de macchabées ! Une situation aussi macabre est impensable. Toute bibliothèque de quelque valeur se définit comme un lieu de rencontre avec les amis de toujours et les amis d'aujourd'hui; elle favorise le commerce avec ces Immortels dont certains ouvrages sont reconnus comme des Bibles de l'Humanité et le commerce avec les gloires de la pensée de notre temps. Or, je ne sache pas que les cercles de tels amis tendent d'eux-mêmes à se circonscrire une fois pour toutes, ni que l'expansion de liens aussi vivants se limite à des mesures définitives.

Ce qui explique l'effort considérable que l'on fait pour établir le plus grand nombre de bibliothèques dans les villes, dans les institutions et même dans les foyers. Tout particulièrement, la création de bibliothèques familiales pose des problèmes. L'exiguïté de nos maisons, l'ameublement moderne qui invente plus facilement d'admirables reliures artificielles que les meubles à rayonnage, les contraintes du budget, et aussi toutes les facilités de la vie qu'on s'accorde plus ou moins judicieusement, autant d'allégations qu'on peut apporter à ce sujet. Il se rencontre toutefois des parents qui ont la préoccupation de doter leur famille d'un ensemble de livres nécessaires, c'est-à-dire de ces instruments de culture générale, comme certaines collections de livres ou de revues, d'encyclopédies. Peu à peu ces bibliothèques familiales se constituent et favorisent le climat intellectuel de la maison. De même, par intérêt personnel ou

pour pallier l'absence d'une bibliothèque commune, les jeunes étudiants se soucient d'avoir quelques rayons d'ouvrages de qualité. Dans le cas des uns et des autres, c'est souvent au prix de générosités que s'érigent ces bibliothèques.

Ceci nous amène à d'autres considérations. Depuis quelques années, écoles et collèges ont discontinué les traditionnelles distributions de prix de fin d'année. Ou plutôt, sous prétexte que garçons et filles n'acceptaient plus les livres imposés, on se contente de leur donner comme récompenses des articles de sport, des radios portatifs, des billets de voyages... que sais-je encore ? toutes autres choses utiles ! Et très peu ou pas du tout de volumes à lire. Il est certain que nos étudiants ne refuseraient pas en récompense des livres qu'on leur aurait fait désirer. C'est là toute la question. S'il est vrai que le commis-libraire ne doit pas être le guide officiel dans le choix des livres (je connais cependant d'heureuses exceptions), on ne peut soutenir non plus que le bibliothécaire, tout professionnel qu'il soit du livre, demeure le seul à proposer correctement les lectures. Sans nier sa compétence et sa disponibilité, on doit admettre qu'il ne remplit son rôle indispensable et infiniment précieux qu'auprès de ceux qui se présentent à lui. Le grand nombre des autres ont plutôt besoin d'entraîneurs que de guides. Ce sont les parents et les maîtres, et bien souvent aussi les amis, qui communiquent à bon escient, avec tact et goût, cette enthousiasme nécessaire pour la lecture.

La tenue du 7e Salon du Livre sera à sa manière un haut lieu de rencontre avec la multitude des ouvrages qu'a produits l'esprit de l'homme, et espérons-le, une occasion pour tous de prendre conscience de la place que l'écrit doit prendre dans notre vie.

Roland-M. CHARLAND

dialogue avec les livres

D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Friedrich Von Hügel :

Lettres à sa nièce

Bernard-M. MATHIEU, o.p.

A l'heure où, dans l'Eglise, les laïcs sont appelés à jouer un rôle de plus en plus grand, il est bon de rappeler la place tenue par l'un d'entre eux, Friedrich Von Hügel, dans le premier quart du siècle. Mêlé de très près à la controverse moderniste — il ne fut pas un moderniste comme certains l'ont prétendu —, son influence commence à peine à jouer dans le monde catholique. La biographie publiée par le regretté abbé Jean Steinmann en 1962, aidera à faire connaître cette belle figure. Les *Lettres à sa nièce* (1) nous font entrer davantage dans l'intimité de ce personnage attachant.

*
* *

Cette correspondance est un petit traité d'éducation spirituelle et intellectuelle; elle nous montre les richesses de la vie intérieure de Von Hügel et l'étendue de sa culture.

Cette nièce n'était pas catholique; bien plus elle avait été élevée par son père « à peu près sans religion et dans une véritable haine du catholicisme » (p. 20). Par bonheur elle était naturellement religieuse et prête à recevoir l'enseignement de son oncle. Von Hügel ne voulut commencer son éducation religieuse qu'après la mort de son père; mais quand il écrivit: « Et maintenant nous allons aborder les livres chrétiens » (p. 21), elle se rebiffa, craignant comme elle disait, « d'être prise dans une sorte de filet » (p. 22). C'était mal connaître son oncle; il avait trop de respect des consciences pour essayer

de la convertir. Il lui conseillait plutôt d'attendre, d'être docile aux lumières de l'Esprit. En septembre 1926, après la mort de Von Hügel, elle se convertit.

Cet homme fut un grand directeur spirituel. Sa spiritualité devait beaucoup à saint François de Sales, et lui-même s'apparentait à l'évêque de Genève: jugement très sûr, sensibilité très fine, équilibre parfait. Veut-on un exemple de cet équilibre? Il y a, et il y aura toujours un état de tension entre la nature et la grâce, et la tentation de minimiser la première pour exalter la seconde existera toujours. « Qu'est-ce que la nature? écrit Von Hügel. Je veux dire, par là, tout ce qui, à son rang, est beau, vrai et bon dans ce monde, à plusieurs plans, du Dieu unique, dont les richesses sont étonnantes. Eh bien! la nature (en ce sens) est l'expression du Dieu de la nature, juste comme la Grâce est l'expression du Dieu de la Grâce. Non seulement les *deux* sont de Dieu et doivent être aimées et honorées comme siennes, mais elles ont été créées, elles sont administrées et mises en mouvement par Dieu, comme des *parties étroitement liées d'un seul grand tout* — de la pleine et vivante connaissance de Lui, de Son service et de notre bonheur. Pas de Grâce sans la base, l'occasion, les matériaux de la nature, et (chez les *individus* appelés à réaliser le *type*) pas de nature sans la Grâce. » (P. 119) La religion de Von Hügel était joyeuse; tout lui était prétexte pour rendre gloire à Dieu et chanter Ses louanges. Devant la mort il resta serein, dans un complet abandon à son Père. Cette dernière lui apparaissait comme un acte de dévotion. « *Après tout*, le dernier acte de la vie est

dévotion — la dévotion dans la mort, j'aime cela. » (P. 300). Il trouvait belle et faisait sienne la réponse de la mère de Goethe mourante, à une personne qui venait la voir: « Je suis occupée avec la mort » (p. 300).

Sa nièce semble n'avoir reçu aucune éducation précise. En 1916, son mari étant mobilisé et ses fils au collège, elle séjourna quelque temps chez Von Hügel. Celui-ci lui demanda si elle désirait lire; la nièce accepta avec joie, et à partir de ce moment le baron élaborait un plan de lectures. C'est ici que nous faisons connaissance avec le grand humaniste qu'était Von Hügel. Les livres bien choisis étaient « toujours accompagnés d'une lettre qui expliquait leur valeur ou leur beauté particulière » (p. 21). Son oncle commença par les classiques grecs et latins, puis vinrent les poètes anglais. Lorsqu'elle le pouvait sa nièce passait quelques jours chez lui et de longues conversations s'engageaient, complétant les lectures. « Je veux, disait-il, vous préparer, vous organiser pour la vie, la maladie, les crises, la mort. » (P. 21) Von Hügel connaissait très bien la littérature chrétienne des premiers siècles; il fit lire entre autres choses à sa nièce des œuvres de Tertulien, et l'*Histoire lausique des premiers moines de*

Palladius. Nous trouvons également parmi les ouvrages suggérés ceux de saint Thomas: *Dieu et les créatures*, le commentaire sur *L'Ethique* d'Aristote. Comme on peut le voir, le programme de lectures était riche et varié.

C'est un livre rafraîchissant pour l'intelligence et le cœur que cette correspondance. Comment ne pas aimer cet homme, esprit hautement cultivé, mais cherchant avant tout l'humilité: « Priez, écrivait-il, pour que votre oncle devienne très, très humble, disparaisse à ses propres yeux — avec juste Dieu et les âmes, son petit moi n'étant qu'une de ces âmes. Comme ce serait magnifique! » (P. 155) Ce vieil oncle aimait tendrement sa nièce, comme sa propre fille. Il s'inquiète de sa santé, lui donne paternellement des conseils, l'appelle « Enfant de mon vieux cœur » (p. 154), et signe « votre vieil oncle et père aimant » (p. 239).

(1) HUGEL (Friedrich von)

LETTRES A SA NIECE. Préfacées par Maurice Nédoncelle. Traduites par Agnès Joly. [Paris] Editions Montaigne [1964]. 300p. 17.5cm.

En marge de la dernière oeuvre de Jean-Paul Sartre



Henri-Paul BERGERON

Au risque de scandaliser les critiques qui sont portés à juger une œuvre philosophique ou littéraire comme un traité d'exhortation morale, j'émet l'opinion que l'autobiographie de M. Jean-Paul Sartre, intitulée *Les mots* est de nature à inspirer des réflexions salutaires à tout lecteur averti. A une époque où toutes les valeurs semblent se mesurer à l'aune de l'argent, le geste d'un écrivain qui vient de refuser les cinquante mille dollars et les honneurs du prix Nobel de littérature mérite notre profonde admiration: c'est une prédication que bien peu de gens auraient le courage de faire même au nom de leurs principes religieux. Si l'on peut déplorer qu'une telle conduite n'émane d'un idéal plus élevé, l'on ne peut que s'incliner devant cette sincérité dans l'expression de convictions morales purement humaines.

Les mots sont aussi à leur façon la prédication d'un idéal incomplet mais sincère. Cette confession sans pénitence d'un agnostique qui avoue loyalement sa déception profonde devant la réalisation de ses plus beaux rêves, loin de détourner de Dieu, est plutôt susceptible d'inspirer un sincère retour à Dieu. La littérature à caractère existentialiste se plaît à suggérer puissamment le désir des plus hautes valeurs par la peinture désolée de leur absence: par exemple, rien ne suggère davantage le sentiment de la présence de Dieu pour un lecteur actif que la peinture de son absence.

Tout homme, dans la mesure même où il s'humanise, s'ouvre à des préoccupations existentielles qui l'achèment vers la recherche plus ou moins

consciente d'un bien absolu. La plupart du temps ce désir s'inscrit en creux et s'exprime surtout par la déception qui accompagne la réalisation des plus beaux rêves. Par le titre même de sa confession, M. Jean-Paul Sartre a voulu exprimer le caractère dérisoire du seul culte qui inspira sa vie depuis sa prime jeunesse, *Les mots*.

La première partie de cette autobiographie fait songer à une sorte de transposition du célèbre roman de Jean Cocteau, *Thomas l'imposteur*: même ton désinvolte, même phrase brève mais imagée, même amour de l'antithèse, même prodigalité de mots d'esprit. Mais tandis que Jean Cocteau se complaisait dans sa jeunesse à célébrer les mensonges poétiques d'un adolescent qui est bien moins un imposteur que la proie de ses illusions, M. Jean-Paul Sartre dans sa maturité s'acharne à démasquer l'imposture et l'hypocrisie de l'enfant et de l'adolescent qu'il a été. Ce qui nous ravit, c'est l'expression en beauté d'un pessimiste sincère qui n'a de mémoire que pour les traits sombres de son enfance et de sa jeunesse. Loin de se bercer d'illusions, l'auteur s'acharne à discerner le ver rongeur qui ravage les plus beaux sentiments. Sa confession désabusée, exprimée sans amour de soi ni des autres, dépourvue de tout sentimentalisme, de tout romantisme, laisse deviner une âme éprise de grandeur morale. Si l'auteur apparaît si méprisant pour la médiocrité en lui-même et chez les autres, c'est qu'il combat énergiquement les tentations d'hypocrisie, d'égoïsme, de sensualité, c'est qu'il pratique ce qu'il enseigne aux autres, c'est qu'il est un apôtre à sa façon. Sans doute est-il encore la proie de la passion aristocratique de l'orgueil, le ver rongeur de sa perfection morale de stoïcien qui ne reconnaît pas Dieu. L'on s'explique mal comment l'auteur qui fait preuve d'une telle lucidité dans sa situation morale puisse encore émettre une tranquille assertion d'athéisme. Son aventure morale comme sa recherche philosophique débouche logiquement dans l'inquiétude religieuse. Nul philosophe contemporain n'a mieux démontré en un sens l'absurdité de vouloir se confiner dans le relatif d'une

phénoménologie existentialiste qui se voudrait un succédané de la métaphysique. Son œuvre *L'être et le néant* est considérée par plusieurs comme la réfutation par l'absurde de l'opinion qui prétendrait réduire la perspective philosophique aux apparences sensibles.

A cause de son éducation, M. Jean-Paul Sartre a misé toute sa vie sur le culte aveugle d'un certain humanisme qui s'est substitué à la religion. Le culte dérisoire du « verbe » s'est substitué dès l'enfance à celui du « Verbe incarné », de Jésus-Christ. Au fond, ce que l'auteur reproche amèrement à ses éducateurs, c'est d'avoir contribué par leur christianisme de pharisien à faire de lui un agnostique. L'auteur oublie parfois le ton hargneux qu'il prend pour fustiger les mensonges de sa vie d'enfant sage pour célébrer avec un lyrisme contenu le culte idolâtrique de la littérature que son grand-père maternel Charles Schweitzer lui a inculqué. Il a beau dénigrer ce luthérien humaniste et dire qu'il est affranchi de son influence, il demeure profondément marqué par lui. Celui-ci a remplacé pour lui le père qu'il n'a pas connu. Cet homme autoritaire, tyrannique pour ses enfants et sa femme, mais d'une indulgence excessive à l'égard de son petit-fils pour narguer son entourage, n'a pas transmis son christianisme de façade mais il a inspiré un certain puritanisme dépouillé de tout sentiment religieux au profit du culte des *mots*. Ce que son élève lui reproche, c'est d'avoir eu une mentalité luthérienne sans en avoir le caractère religieux.

Ce que suggère l'art dépouillé de cette autobiographie *Les mots* attire bien davantage l'attention du lecteur que ce qui est clairement exprimé. Le tourment inavoué de l'absence de Dieu se devine tout au long de cette confession ainsi que le goût du renoncement, de l'austérité, du culte de la volonté pure. Tout lecteur cultivé devrait prendre connaissance de ce témoignage capital pour la compréhension d'une œuvre philosophique et littéraire qui domine la production de l'après-guerre.

« Il est si évident que nous vivons dans des temps de transition, de déclin, de pauvreté de convictions profondes et créatrices, où l'analyse excède tellement la synthèse, que l'habitude est dans l'air ambiant de poser des questions, de chercher à tâtons, de s'étonner, d'aller à la dérive, de tout regarder au microscope — alors que devenir et être, produire de la réalité, adorer, vouloir voir les choses en grand, dans leur ensemble, et en ce qu'elles ont de meilleur, c'est ce dont nous avons tous besoin. »

Friedrich VON HUGEL

Florent GABORIAU:

Nouvelle initiation philosophique :

Les grandes étapes de la pensée

Henri-Paul BERGERON

Parmi les ouvrages d'initiation philosophique publiés ces dernières années, celui que rédige M. Florent Gaboriau¹ avec l'assistance de quatre collaborateurs se distingue par son unité, son originalité et sa valeur pédagogique. Il ne s'agit pas simplement d'un plan d'ensemble dont la rédaction des parties serait confiée à divers auteurs, mais d'un travail qui exige une coopération beaucoup plus étroite en vue d'initier à une découverte progressive des problèmes selon leur enchaînement naturel. Au lieu de se contenter de rajeunir la pensée traditionnelle et de l'enrichir par un apport des découvertes de la philosophie contemporaine, l'inspirateur de cette œuvre s'est efforcé de reprendre à neuf l'itinéraire épistémologique et métaphysique en utilisant toutes les ressources de la phénoménologie. L'originalité principale de cet ouvrage, c'est de ne pas réduire la phénoménologie à une introduction aux traités proprement philosophiques mais, selon l'expression de l'auteur, « d'avoir investi la critique dans la phénoménologie en s'attaquant une à une aux multiples catégories du langage ». Loin de privilégier arbitrairement un système clos de pensée, de juxtaposer simplement divers systèmes ou d'opter pour un éclectisme incohérent, l'auteur s'efforce de coordonner les découvertes de la pensée contemporaine avec celles du passé. L'étude phénoménologique de l'existant, dépouillée des préjugés anti-intellectualistes, devient une tige qui croît lentement et fleurit en métaphysique.

Une telle réflexion ne se prête guère aux brillants raccourcis d'allure cartésienne; mais elle comporte par nature de longs développements sinueux et risque de se perdre dans des détails oiseux qui nous laisseraient aux portes de la métaphysique. L'auteur évite de se perdre dans l'enchantement des méandres de la phénoménologie; mais, pour rester fidèle à sa méthode, il a dû composer, avec l'assistance de ces collaborateurs, un ouvrage qui comporte déjà quatre tomes de plus de cinq cents pages chacun. Le premier, paru chez Casterman en 1962, se présentait comme une introduction originale à la

recherche philosophique. Au lieu de préjuger des solutions, l'auteur se borne à esquisser les abords de la métaphysique, à évoquer ses origines historiques, à révéler le point de départ actuel de la recherche en ce domaine. Un tiers du volume est constitué de textes philosophiques choisis en vue d'amorcer une cinquantaine de thèmes-débat appelés carrefours, destinés à inspirer aux étudiants comme aux professeurs le sens de la réflexion philosophique. Chacun des volumes suivants comportera ainsi une cinquantaine de thèmes-débat, essentiellement liés à cette nouvelle initiation qui est une révolution dans l'art d'entraîner à la réflexion philosophique.

En 1963, paraissait coup sur coup les volumes intitulés *Phénoménologie de l'existence*, traitant successivement des problèmes suivants: avoir, qualité, action, passion, relation (et langage), quantum, temps. Une œuvre aussi considérable et d'un caractère aussi complexe ne saurait se résumer. Les lecteurs qui en avaient pris connaissance, les professeurs surtout qui en utilisaient certaines parties, attendaient avec impatience la suite qui devait exposer les problèmes essentiels de la métaphysique. A la fin de 1964 paraissait le quatrième volume qui s'articule sur les précédents et traite du problème de la substance et de la personne humaine. Avec le cinquième, qui doit sans doute s'imprimer prochainement et qui étudiera la personne et la divinité, se termine ce que l'on considère comme une initiation « élémentaire » de deux ans à la réflexion philosophique. La parution de ces volumes qui constituent un précieux instrument de travail facilitant l'accès au renouveau philosophique, nous fait regretter davantage que l'enseignement méthodique de la métaphysique soit menacé de disparaître pour l'ensemble de ceux qui s'orientent vers l'université. La culture philosophique est un luxe intellectuel qui prend beaucoup de temps, et ceux qui prétendent la donner au rabais par quelques heures d'étude, sous prétexte de la monnayer pour tous, lâcheront la proie pour ne saisir qu'une ombre.

Certains lecteurs pourront différer d'opinion sur plus d'un point au sujet de cette nouvelle initiation philosophique, mais nul ne contestera l'intérêt et l'originalité de cet effort de conciliation et de rapprochement entre les recherches parallèles des penseurs modernes qui tendent vers une solution réaliste fort nuancée des problèmes métaphysiques. Cette initiation de base appelle le complément d'une initiation de détail rédigée dans le même esprit, c'est ce qu'annonce déjà le quatrième tome en indiquant une nouvelle liste de cinq volumes à paraître: logique,

éthique, esthétique, politique, lexicque. Tous ceux qui s'intéressent à la philosophie attendront avec impatience cette deuxième partie de la somme de M. Florent Gaboriau et de ses doctes collaborateurs.

(1) GABORIAU (Florent)

NOUVELLE INITIATION PHILOSOPHIQUE. T. IV:
Les grandes étapes de la pensée — Décisions I. [Tournai]
Casterman, 1964. 527p. 22cm.

Notices bibliographiques

Littérature canadienne

Littérature

CLOUTIER (Cécile)

CUIVRE ET SOIES, suivi de *Mains de Sable*. Montréal, Editions du Jour [1964]. 75p. 20.5 cm. (Coll. *Les poètes du jour*, no 5)

Plaquette mince, mais combien dense et pleine. « Des poèmes purs et durs comme des diamants », affirme Gâtien Lapointe. Ceci est vrai pour les deux parties du recueil, dont la dernière porte le titre de *Mains de Sable* et a reçu la consécration de Jean Cocteau.

Les Editions du Jour, qui ne produisent pas toujours de l'excellent, ont eu ici la main juste. Car ces deux suites de poèmes qui chantent en même temps « l'amour et la solitude », sont à l'honneur de nos lettres. Il est vrai que Cécile Cloutier a toujours su montrer une âme de poète véritable, qui ne transige pas avec la facilité et l'à-peu-près. Elle préfère la force de l'inspiration et la réalité de l'image. En quelques lignes, elle exprime sa solitude dans un texte d'une profondeur et d'une concision rares:

*A travers la grille de mes os
Au cœur de mes mains*

*Désertes de toi
Au centre de mes regards
Absents de ton absence
Il neige tempête de glace
A intention de marbre. (p. 31)*

Et lorsqu'elle chante l'amour, elle ne sait pas moins utiliser l'image qui frappe et la pudeur du langage poétique:

*J'ai eu pour toi
Aube de cèdre
Et de dentelle
Dans l'ogive de mon geste
Je me suis faite pays de soie
Dans l'auberge de tes bras
Je suis devenue
lle
Drapée de tes caresses
Dans le palais de lin
De nos deux corps noués. (p. 29)*

Ailleurs, elle réussit un instantané photographique de la meilleure venue:

*Dans un théâtre de verre
Fidèle à son geste de plâtre
Il joue le pas
D'une robe
Arrêtée (Le Mannequin, p. 64)*

Cécile Cloutier a su incarner sa poésie dans les choses terrestres, où prolifèrent les termes de la nature, bien proches de nous: eau, mer, vagues, terre, chair, laine, arbres, racines, feuilles, fleurs, pierres. Le métal y prend une importance particulière:

...des gestes de métal aveugle (p. 16)

*Il fait tendresse
D'acier (p. 17)
J'ai besoin d'un livre
D'encre d'acier (p. 41)*

Par ses éléments premiers et naturels, Cécile Cloutier veut, comme tout poète, reconstruire le monde. Elle l'avoue dans les deux vers suivants:

*Avoir envie de jouer avec le monde
De nouveau (p. 49)*

Cette recreation de l'univers, elle l'accomplit dans une langue limpide et claire, où les raccourcis et la litote permettent une économie de mots qui démontre une maîtrise peu commune. Le lecteur se voit aidé très souvent par une disposition typographique étudiée, qui produit un effet décisif. Et la poétesse utilise parfois même les majuscules, et va jusqu'à l'alignement vertical. Assonances et allitérations, jeux de mots voisins par la sonorité et le sens, refrain, tout lui sert pour amener le lecteur à vibrer à son chant, à communier à son émotion.

Bref, une œuvre dense et qui marque.

André MELANÇON



Michèle MAILHOT

MAILHOT (Michèle)

DIS-MOI QUE JE VIS. Roman. [Montréal] Le Cercle du Livre de France [1964]. 159p. 20.5cm.

Dans une longue nouvelle, que le Cercle du Livre de France nous présente avec le sous-titre de roman, Michèle Mailhot nous livre le désarroi d'une jeune femme de trente ans, Josée, qui essaye de survivre à la double déception d'un amour conjugal, que Pierre n'a pas satisfait, et d'un autre amour, qu'elle avait cru libérateur, mais qui l'a laissée encore plus pantelante. C'est pourquoi l'auteur, dans la dernière ligne de son livre, tente un ultime appel à son époux: « Le jour se lève.... Pierre, réveille-toi ».

Car elle sent bien qu'elle n'a vécu que pour des illusions, ou des instants trop courts, qui ne l'ont pas comblée. Nous assistons donc, au cours de ces pages, à la solitude toujours plus grande, et même affreuse, de la femme canadienne de trente ans, qui n'a pas su être comprise par un époux pourtant fidèle, mais combien égoïste, et peu capable de saisir l'impondérable du cœur féminin. Pierre a la conscience en paix, parce qu'il a tout donné de ce qu'il croyait indispensable à une femme. Mais il a toujours ju-

gé à la façon d'un homme, calculateur comme en affaires, où il réussit d'ailleurs assez bien. Pour lui, tout est réglé par le confort et les sorties, et il ne songe qu'à satisfaire ses appétits, comme une récompense aux gâteries matérielles qu'il prodigue.

Comme un trop grand nombre de nos professionnels et de nos hommes d'affaires, il n'a pas su comprendre son épouse, qu'il a presque poussée, inconsciemment, dans les bras de Jean, pour qu'elle puisse chasser son ennui.

Et c'est bien de l'ennui qu'il s'agit dans ce livre. L'ennui de l'épouse choyée, mais qui attend tellement plus de la vie conjugale. L'ennui surtout de l'épouse seule, sans enfants, qui se regarde vivre et déperir auprès d'un Pierre satisfait et visiblement heureux. Mais il ne peut se douter de l'enlèvement, de la solitude et de la déception de Josée, qui a cru découvrir dans l'amour de Jean un renouvellement vital, qui tourne vite en désillusion, en lassitude, devant la comédie des étreintes les plus étroites. Car il y a des étreintes d'un autre ordre.

Le drame de Josée est celui, mais quelque peu différent, de son amie Laure, qui est descendue au plus bas de l'abîme, et même de la jeune épouse Lise, qui perdra sans doute, et en quelques années seulement, l'idéal qu'elle s'était forgé. C'est le drame actuel et combien profond d'une kyrielle de femmes d'un certain âge, qui ont à leur disposition toutes les facilités du confort moderne et des sorties joyeuses, mais auxquelles manque le « bouton » qui pourrait leur procurer le bonheur d'une vie vraiment à deux, alors que les époux, dans un égoïsme qui s'ignore, ne pensent qu'à leurs affaires et à leurs plaisirs.

Solitude et ennui de la femme déjà mûre, qui cherche des succédanés dans le travail à l'extérieur, dans les voyages ou dans les passades, et que Michèle Mailhot nous décrit dans une sorte de réflexion rétrospective, où fourmillent les re-

marques courtes et justes, souvent teintées d'une ironie presque cynique, à la façon des moralistes français.

Le cadre se situe dans notre Montréal, dont certains secteurs ou certaines activités sont dépeints avec précision, particulièrement le voyage en autobus, qui nous laisse une image si triste des habitués de la Compagnie des Transports. Toutefois, il y a, dans les yeux d'une vieille infirme, l'éclair illuminateur qui répond au geste charitable de Josée, par un sourire qui l'embellit pour quelques secondes.

Le cri de Josée est-il un cri totalement désespéré? Non, puisqu'elle termine son livre par un appel à Pierre. Il s'y rencontre aussi des retours à l'enfance et à la pureté qui laissent croire, aussi bien chez Laure que chez Josée, à un espoir qui demeure, si ténu soit-il. Le seul fait d'avoir écrit ce livre est un appel au secours. Et tant qu'on appelle, on espère encore. Puissent surtout les époux concernés méditer avec Michèle Mailhot à la tragédie qui pourrait se poser derrière le masque de leurs épouses qu'ils croient rendre heureuses.

Le livre est écrit avec sobriété et dignité, en un français correct, et pourrait être lu aussi bien en France qu'ici, puisqu'il touche un problème fondamental de l'épouse française comme de l'épouse nord-américaine, qu'on croit privilégiée, mais qui s'étiole dans la solitude et l'ennui.

André MELANÇON

MARCEL (Jean)

RINA LASNIER. Montréal, Fides [1964]. 96p. 16cm. (Coll. *Classiques canadiens*, no 28)

Point n'est besoin de présenter aux habitués de *Lectures* la collection *Classiques canadiens*, que les éditions Fides offrent aux étudiants depuis nombre d'années. Notre

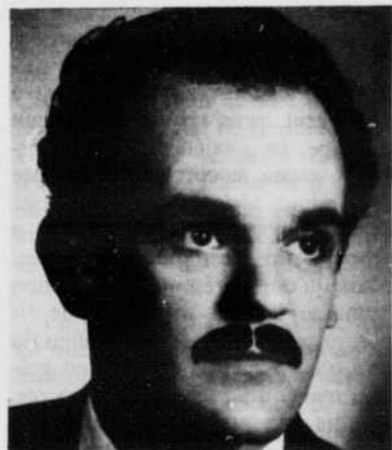
propos est de parler ici du recueil anthologique préparé par M. Jean Marcel: *Rina Lasnier*.

Cette poétesse, peut-être notre plus grande, sans être aussi connue du public moyen qu'Anne Hébert, a pourtant reçu d'assez nombreux témoignages d'estime pour mériter enfin d'entrer dans la liste de nos immortels.

M. Jean Marcel, comme ses prédécesseurs, a suivi la ligne dictée par le comité de publication des *Classiques canadiens*. Après une brève introduction, où il nous situe Rina Lasnier dans son œuvre et son art, ses sources et sa destinée, l'auteur de l'anthologie nous dresse une chronologie et des notes bibliographiques assez complètes pour satisfaire l'étudiant ou le licencié qui veut s'attaquer à un travail de thèse. Un seul oubli, sans doute involontaire: le millésime de naissance de la poétesse.

Le florilège proprement dit, qui constitue la majeure partie du recueil, débute par dix pages de prose toujours poétique. On y remarque cette admirable définition de l'inspiration:

L'inspiration: n'est pas l'Esprit-Saint voletant au-dessus de la tête du chanteur, c'est la chair, le sang, l'âme du poète portés à la rencontre de la beauté; elle est le mystère inexplicable de cette rencontre; ainsi la poussière devenue splendeur et



Jean MARCEL

magie au moment où ravie de la terre et tenue à hauteur de nuage, elle épouse la couleur. (p. 24)

Aux pages suivantes, on nous propose, sous le titre de *L'heure de la poésie*, un texte capital sur l'essence et l'importance de la poésie dans le monde, et particulièrement dans le milieu canadien-français, qui « n'a pas à tourner le dos au sacré » (p. 27).

Viennent deux autres textes en prose: *La Flûte aux lèvres* et *Le Saule*, d'une poésie candide et fraîche.

Puis, une cinquantaine de pages de poèmes tirés des différents recueils qu'a publiés Rina Lasnier comme *Images de Proses*, *Madones Canadiennes*, *Le Chant de la Montée*, *Escale*, *Présence de l'Absence*, et *Mémoire sans Jours*.

C'est dans ces poèmes que nous retrouvons les thèmes signalés par M. Jean Marcel dans sa notice introductive: l'amour, le monde chrétien et la mort. On y découvre une prolifération d'images, illustrant des textes d'une prosodie variée, qui va « du souple vers classique... à l'ample verset » (p. 9). Et malgré la force et la densité des poèmes de *Présence de l'Absence*, notre préférence se porte à ceux du dernier recueil, *Mémoire sans Jours*.

La forme est toujours belle, dans des raccourcis saisissants, comme en témoignent ces vers tellement poétiques:

*Si lève ton regard si haut que l'orme
Quand l'oiseau pour tes yeux
(chante à cœur failli.
L'amour est dans tes larmes,
(l'étoile au fond du puits.
(Cœur-Volant, Présence de
l'Absence, p. 69)*

Quelques témoignages de critiques, qui vont de Raïssa Maritain à Clément Lockquell, terminent le volume.

Nous ne saurions clore cette resension sans mentionner la présence de poèmes écrits en langue anglaise, et sans ajouter deux magnifiques quatrains inédits, qui nous as-

surent que l'œuvre de Rina Lasnier est loin de son achèvement, même après la parution assez récente des *Gisants*:

Les Saints Livres

*Grain de sable prenant le vent
(pour compagnon
Grain de sable pour porter seul
(la mer des œuvres
J'ouvre les saints grimoires
(des incarnations
Et je saisis Dieu au milieu
(de sa preuve. (p. 90)*

L'Hippocampe

*Insensible à la paumée comme à
(la lumière
Il nage debout et cambré depuis Eve.
Pégase déchue des fontaines
(de la Genèse
A cause du serpent changé en
(Chimère. (p. 90)*

Rina Lasnier, un grand poète chrétien.

André MELANÇON



René PAGEAU

PAGEAU (René)

SOLITUDE DES ILES. (Illustré par Bruno Hébert). Montréal, Editions de l'Atelier [1964]. 77p. ill. (h.-t.) 19cm.

M. René Pageau semble en être à son premier recueil. Comme de

nombreux poètes canadiens qui ont publié récemment, l'auteur revoit avec nous certaines impressions qui ont marqué son enfance. Ce « parfum d'enfance » (p. 41) l'a surtout enchanté, de même que les éléments religieux et spirituels qui continuent à le faire vibrer.

C'est pourquoi le lecteur est surpris, dans l'ambiance actuelle, de rencontrer certaines pages résolument chrétiennes:

*O humains! retour perpétuel
[à la pierre...
A l'aube: Introibo ad altare Dei...
Délivrance, sortir du ventre
(des nuits (p. 46)*

L'angoisse, la solitude, thèmes éternels et bien contemporains, reviennent souvent sous la plume de René Pageau. Mais l'adversité ne tue pas complètement l'espérance, car le poète continue à chanter, malgré ses adversaires:

*Ils ont tout fait pour que
[je me taise
Ils ont même fermé ma porte
[au jour
Et pour ne plus que renaisse
[mon amour
Ils ont mis neige sur bruisse.
Et j'ai cheminé dans la joie
[de l'agonie. (p. 70)*

Ces quelques vers donnent une idée assez juste de la langue et du style du poète, qui semblent aller s'affermissant à mesure que le recueil progresse.

Poète chrétien, mais aussi profondément enraciné dans les préoccupations d'aujourd'hui, René Pageau ne peut nous laisser indifférents.

André MELANÇON



Eugène CLOUTIER

ments. Au premier abord, il ne semble pas, comme il est indiqué en sous-titre, qu'il s'agisse d'un roman, mais plutôt de deux nouvelles distinctes se déroulant, l'une de nuit, l'autre de jour, et chacune avec ses personnages propres. Ce n'est que ruse de bon pirate: quand on retourne le dernier feuillet de cet étrange livre de bord, on se rend compte que par le fond de sa substance et l'intention de l'auteur *Croisière* n'offre qu'un seul et même tableau présenté sous la forme d'un diptyque. Les volants, tout contrastants qu'ils paraissent par des détails de technique ou des valeurs d'imagination, ne laissent pas moins deviner le même coup de pinceau et la même huile.

Le premier volant, une marine nocturne, nous décrit les aventures d'un noctambule halluciné parti à la recherche d'une insaisissable Béragère aux « cuisses intellectuelles ». Maniaque dépressif ou victime de folie circulaire, je ne sais, cet Anatole suffoquant sous la poussée de ses phantasmes pense tout haut et dangereusement, étale ses moindres obsessions, en particulier, celles qui lui viennent de ses « mystérieux abyssus chromosoniques » ! Et voilà que nous voguons en pleines brumes surréalistes ! Le temps et l'espace ne comptent plus, les mots et l'art même perdent leur sens. Toutes les fantasmagories de la démesure et de la chimère se donnent rendez-vous dans la ville

inhumaine et prennent leur envol devant nous: nous sommes donc mis en face de géants, de lions doux comme des chats, de crocodiles courant les salons, de femmes bicouleurs et autres croustilles érotiques. Entrevues kaléidoscopiques des profondeurs d'une âme ! Enfin — deux ex machina — notre cas clinique va s'achever dans un acte d'amour suicidaire.

Second volant. Celui-ci est beaucoup moins surréaliste, partant beaucoup plus prosaïque. Nous naviguons cette fois sur les mers tropicales, dans un de ces « paquebots en croisière tout remplis d'inconnus, qui se connaissent mieux que des amis d'enfance... » et qui se croient « avoir de nouveau vingt ans » ! Prenant prétexte de l'aspect aphrodisiaque que présente un certain farniente touristique, l'auteur recrée les plaisirs et les jeux assez peu innocents de la jungle, entremêle le tout de palabres que tiennent des désœuvrés sur l'amour vidé de ses légendes ou sur l'amour-accouplement, sur la sincérité envers soi-même qu'on taxe ici d'infidélité, et sur d'autres propos de même farine pour gens qui ont développé une aptitude à ne rien espérer comme à ne désespérer de rien.

Psychopathes ou lucides, d'après M. Cloutier, nous sommes tous condamnés à l'interminable et affolante croisière autour du soleil, en d'autres termes, à un irrécusable absurdisme de la vie. Qu'à la manière de Pierre Molaine, dans *Les Orgues de l'Enfer*, un auteur révèle la pauvre condition humaine des déboussolés qui vivent dans un surréalisme incontrôlable et versent à l'état brut, sans référence à aucun principe, les anxiétés les plus morbides, passe encore: la littérature de clinique sérieuse a droit de cité et peut apporter une révélation à rebours qui n'est pas sans valeur. Mais qu'on représente la condition humaine dans ses aspects, je ne dis pas, misérables au sens pascalien du mot qui appelle de soi pitié ou grâce, mais uniquement médiocres, comme une matière à pure sensation, c'est affaire de petits journaux ou de petits romans qu'on ne

CLOUTIER (Eugène)

CROISIÈRE. Roman. [Montréal] Le Cercle du Livre de France [1963]. 189p. 20.5cm.

Avec *Croisière*, le lecteur s'embarque vraiment pour la Cythère des apparences et des désenchantés.

prend pas le temps de décanter. *Croisière* d'Eugène Cloutier illustre l'une et l'autre manière romanesques. Malgré ici et là de réels bonheurs de pensée et d'expression, l'oeuvre ne fait pas le poids et demeure dans son fond trop pauvre, trop légère pour nous laisser une valable inquiétude.

Roland-M. CHARLAND



ront déçus !). Au contraire, un rêve d'âme claire, longue mélancolie irréversible, des mots justes, dans un décor qui touche parfois au merveilleux. Dans un tout autre style que *Le Temps des Jeux*, du même auteur; un peu la revanche de Lolita, mais sans fiel bien que d'une amère tristesse. Il faut prendre le temps de lire, comme il faut le temps d'écouter pour comprendre un jeune cœur désarmé par l'égoïsme de certains adultes. Car si Diane Giguère nous invite à partager sa peine sous-marine, elle le fait un peu à la manière d'Anne Hébert quand elle nous convoque à descendre lentement au *Tombeau des Rois* pour consulter l'oracle de ses souvenirs.

GIGUERE (Diane)

Diane GIGUERE

L'EAU EST PROFONDE.
Récit. [Montréal] Le Cercle du
Livres de France [1965]. 141p.
19.5cm.

qui l'attire autant que son île. Peu d'artifice, pas d'images fanées, rien de méchant ni même noir, aucune impudicité facile (il y en a qui se-

L'eau est profonde: un récit au sens noble du mot. Belle pièce littéraire aussi.

Benoît LACROIX

Un récit de Diane Giguère. — Ile Ste-Croix, île des Caraïbes: une Canadienne, adolescente encore, est attirée à la sexualité par un compatriote, marié déjà, qui l'abandonne après. « Moi qui avais rêvé d'un amour qui déciderait de ma vie... Quand je repense à ce voyage, mon premier voyage à l'amour qui naissait, mon premier amour (je n'avais que 17 ans), c'est comme si la jeune fille que j'étais n'avait pas existé. » L'étranger, qui survient à la fin du récit, aventure symbolique peut-être, confirme l'ensemble pour cette finale de douleur: « Qu'ai-je fait? Qu'ai-je fait pour être si déchirée. Qu'on me juge ou qu'on m'aime mais qu'on me délivre enfin de l'absence! » Comme si l'auteur voulait explorer le pardon d'une faute inconnue! C'est clair: la sexualité est loin d'être toujours l'amour et il arrive en ce domaine comme en plusieurs autres que less assassins s'en tirent assez bien.

Le récit de Diane Giguère, tout en nuances et subtilités, évolue par insinuations et retours: comme l'eau autour d'un rocher de mer. L'auteur connaît ses personnages comme elle connaît ses paysages, ses fleurs et l'habitat sous-marin.

LIVRES
ET
AUTEURS CANADIENS
1964

Panorama de la production littéraire de l'année.

Des comptes rendus critiques de tous les livres importants de l'année.
Article éditorial : *D'Affaires Culturelles* par Adrien Thério.

Une étude de *Terre Québec*, de Paul Chamberland, par Maximilien Laroche.

Un article de Luc Lacourcière sur Philippe Aubert de Gaspé, fils, avec des documents inédits.

LIVRES ET AUTEURS CANADIENS

EST LA SEULE REVUE DU GENRE AU CANADA.

En vente dans toutes les bonnes librairies (\$1.75)

Liste des ouvrages canadiens récents

Afin de mettre nos abonnés plus rapidement au courant de la production canadienne, dans tous les domaines, nous publierons dorénavant, chaque mois, une liste des dernières nouveautés parues. Il s'agit là d'une simple nomenclature d'ouvrages, sans indication de leur valeur. Bon nombre de ces ouvrages seront ultérieurement l'objet d'une recension ou d'une étude critique qui en établira la valeur.

Religion

* * *

L'Eglise. Constitution dogmatique promulguée par S.S. Paul VI lors de la troisième session du Concile Vatican II. Montréal, Fides [1964]. 141p. 16cm. (Coll. *Alouette blanche*, no 9)

Sciences sociales

CHAPUT (Marcel)

J'ai choisi de me battre. Petite histoire très personnelle du séparatisme québécois. De Maurice Duplessis à Claude Wagner. Montréal, Club du Livre du Québec [1965]. 160p. 18cm.

DANEAU (Marcel)

Situation économique de la pêche côtière du Québec. [Québec] Ministère de l'Industrie et du Commerce du Québec, 1964. 181p. 25.5cm.

EN COLLABORATION

L'état du Québec. Présenté par Guy Nadeau, Guy Bertrand, Georges Caron, Jules Emery, s.j. et Antoinette La Rue, membres du Club Fleur de Lys du Québec. Montréal, Editions de l'Homme [1965]. 92p. 20.5cm.

FONTAINE (Marie-Blanche)

Une femme face à la confédération. Montréal, Editions de l'Homme [1965]. 156p. 20cm.

MARIER (Gérard)

Aujourd'hui les jeunes. Montréal, Editions de l'Homme [1965]. 95p. 20.5cm.

ROBERT (Gabriel-Aimé)

Education physique formative. Montréal, Fides [1965]. 183p. ill. 28cm.

Sciences appliquées

SEKELY (Trude)

Pour vous future maman. Manuel pour préparer à l'accouchement. Réédition. Montréal, Les Editions de l'Homme [1965]. 159p. ill. 20cm.

Beaux-Arts

ROBERT (Guy)

Ecole de Montréal. Situation et tendances. Situation

and trends. [Montréal, Centre de Psychologie et de Pédagogie, 1964.] 150p. ill. 21cm. (Coll. *Artistes canadiens*) Relié.

Poésie

BEAULIEU (Michel)

Pour chanter dans les chaînes. [Montréal] Editions La Québécoise [1964]. [70p.] 19cm.

BRASSARD (Roland)

Esquisses. Québec, Editions Garneau [1965]. 123p. 20.5cm.

BRAULT (Jacques)

Mémoire. Montréal, Librairie Déom [1965]. 79p. 21cm. (Coll. *Poésie canadienne*, no 10)

LAPOINTE (Paul-Marie)

Pour les âmes. Poèmes. Montréal, Editions de l'Hexagone [1964]. 71p. 18.5cm.

MATHIEU (Pierre)

Partance. [Montréal] La Québécoise [1964]. 61p. 19cm.

Romans

ARCHAMBAULT (Gilles)

La vie à trois. Roman. [Montréal] Le Cercle du Livre de France [1965]. 178p. 20.5cm.

GIGUERE (Diane)

L'eau est profonde. Récit. [Montréal] Le Cercle du Livre de France [1965]. 141p. 19.5cm.

MAJOR (André)

La chair de poule. Nouvelles. [Montréal] Editions Parti Pris [1965]. 185p. 15.5cm. (Coll. *Paroles*, no 3)

Miscellanées

FOURNIER (Jules)

Mon encrier. Introduction d'Adrien Thériot. Préface d'Olivier Asselin. Montréal, Fides [1965]. 350p. 21cm. (Coll. *du Nénuphar*)

HARVEY (Jean-Charles)

Des bois, des champs, des bêtes. Montréal, Editions de l'Homme [1965]. 130p. 20.5cm.

PELLERIN (Jean)

Le calepin du diable. Fables et ineffables. Montréal, Editions du Jour [1965]. 125p. 19cm. (Coll. *Les idées du jour*, no 16)

Vient de paraître à



dans la collection "Classiques canadiens"

RINA LASNIER

textes choisis et présentés par JEAN MARCEL

Les autres titres de la collection :

BRÉBEUF

FRONTENAC

MARGUERITE BOURGEOYS

SAINT-DENYS GARNEAU

CHAMPLAIN

CRÉMAZIE

LE PÈRE PAUL LE JEUNE

THOMAS CHAPAIS

NÉRÉE BEAUCHEMIN

JULES FOURNIER

ALBERT LOZEAU

PAUL MORIN

ALAIN GRANDBOIS

ROBERT CHOQUETTE

CHARLEVOIX

J.B.A. FERLAND

ARTHUR BUIES

FRÉCHETTE

ÉLISABETH BÉGON

LAURE CONAN

LUCIEN RAINIER

M.-A. LAMARCHE

PIERRE BIARD

P.-J.-O. CHAUVEAU

MARIE DE L'INCARNATION

GABRIEL SAGARD

ÉTIENNE PARENT

chaque volume \$0.60



245 est, boulevard Dorchester,
Montréal — 861-9621

Religion

JANSSENS (L.)

*LIBERTE DE CONSCIEN-
CE ET LIBERTE RELIGIEU-
SE.* Paris, Desclée de Brouwer
[1964]. 207p. 18.5cm.

On connaît les débats mouve-
mentés qui ont agité l'Assemblée
conciliaire de Vatican II, à l'occa-
sion du schéma sur la liberté reli-
gieuse. La solution de ce problème
a été reportée, comme on le sait, à
la dernière session du concile. Le
livre du chanoine Louis Janssens
vient donc à point pour éclairer
l'opinion catholique sur cette déli-
cate question.

Il prend comme point de départ
certaines déclarations de Jean
XXIII et de Paul VI sur la liberté
religieuse exigée au nom d'une
conscience droite et il les situe
dans la double tradition théologi-
que de saint Thomas et de Suarez
sur la liberté de conscience. Mais,
on ne saurait oublier, face à ce pro-
blème, les énergiques prises de po-
sition de l'Eglise, au siècle dernier,
contre « les libertés modernes »,
fruits de l'indifférentisme, du na-
turalisme, et du rationalisme. Ces
condamnations pontificales, en ap-
parence contraires au courant de
pensée actuel, sont remises briève-
ment dans leur contexte, puis l'au-
teur étudie longuement l'évolution
de la pensée théologique concer-
nant la conscience erronée, aper-
çu qui nous fournit un grand nom-
bre d'éléments intéressant directe-
ment le problème de la liberté de
conscience et de son application la
plus importante, la liberté religieu-
se.

Dans une seconde partie de son
ouvrage, le professeur Janssens in-
siste sur deux données de base qui,
parce qu'inscrites dans la nature
même de l'homme devront toujours
êtres prises en considération. En ef-
fet, chaque personne humaine jouit
de la dignité de *sujet moral* et, com-

me tel, elle doit élaborer ses juge-
ments de conscience, en toute li-
berté et responsabilité, tant vis-à-
vis son option morale fondamenta-
le que vis-à-vis tous les choix par-
ticuliers qu'elle doit y intégrer. La
société doit donc respecter les pré-
rogatives essentielles de tout sujet
moral: son autonomie, sa singularité
irremplaçable et son inviolabilité.
Par ailleurs, l'homme est un être
social, dès le début de son existen-
ce; aussi, pour se réaliser pleine-
ment lui-même, doit-il tenir compte
des exigences de ses relations socia-
les.

Si la dignité de sujet moral fon-
de la liberté de conscience, la na-
ture sociale de l'homme, par contre,
lui impose certaines limites. Il y
aura donc inévitablement des con-
flits. Aussi l'auteur, dans une troi-
sième partie, s'efforce-t-il d'établir
les critères et les limites de la con-
trainte légale dans les cas où quel-
qu'un veut poser une action maté-
riellement mauvaise par suite d'un
jugement de conscience erroné de
bonne foi. Après avoir déclaré que
le législateur ne doit jamais s'im-
poser à la conscience au delà de ce
qui est nécessaire et doit plutôt
laisser toute la marge possible pour
la liberté, l'auteur détaille les exi-
gences du bien commun sous les
trois rubriques suivantes: *coexisten-
ce* des personnes et de leurs grou-
pements (justice communautaire),
collaboration à la réalisation des va-
leurs culturelles, au prorata des ca-
pacités de chacun (justice légale),
coparticipation, dans laquelle les
membres de la société ont part aux
fruits de la collaboration selon
leurs besoins (justice distributive):
le tout étant un ensemble de rela-
tions objectives indispensables à la
réalisation de l'amour. — Cette
partie du livre est très concrète,
prend position sur des problèmes
modernes et renouvelle certaines
perspectives dans les rapports entre
charité et justice.

Enfin, comme le sujet était im-
portant, le chanoine a voulu consacrer une étude spéciale au problè-

me de la liberté religieuse qui en
somme n'est qu'une application
particulière de la liberté de cons-
cience. Il le fait en considérant ce
privilège de la personne face aux
exigences sociales de la coexisten-
ce, de la collaboration et de la co-
participation.

Ce livre du chanoine Janssens,
il va sans dire, intéressera davanta-
ge les théologiens et les prêtres tant
à cause du sujet abordé que du lan-
gage utilisé: l'auteur ne prend même
pas la précaution de traduire
les nombreux passages latins cités
dans le texte ou dans les notes. Il
contribuera beaucoup pourtant,
croyons-nous, à éclairer les esprits
sur un sujet brûlant d'actualité dont
l'enjeu est la réussite du mouve-
ment œcuménique amorcé dans
l'Eglise depuis plusieurs années. Il
ne veut nullement préjuger la déci-
sion prochaine de Vatican II, mais
il apporte une contribution valable
au progrès de cette épineuse ques-
tion.

Jean DURAND, c.s.c.

SAINT-MARIE (François de)

FILS DU PERE. [Bruges]
Desclée de Brouwer [1964].
127p. 20cm. (Coll. *Présence du
Carmel*)

L'auteur du présent volume avait
fondé, en 1943, une collection la
Vigne du Carmel, qui reste une
des grandes réussites des éditions
de l'après-guerre dans le domaine
de la spiritualité; je pense, par
exemple, à *Amour et Silence* écrit
par un Chartreux, un des beaux
livres spirituels de notre époque.
On fête, le 16 juillet 1961, les
vingt-cinq ans de sacerdoce de l'au-
teur; six semaines après il trouvait
une mort tragique. Dans la présen-
tation de l'ouvrage, le Père Pierre
de la Croix écrit: « La *Vigne du
Carmel* avait reçu si profondément
la marque de la riche personnalité

de son directeur, qu'il n'était pas possible qu'elle continue sans lui. » (P. 7) Une autre collection, *Présence du Carmel*, prend la relève, et on a choisi des textes du Père François de Sainte-Marie pour l'inaugurer; ce sont des conférences de spiritualité données sous le titre d'*Ecole d'Oraison*.

Cet ouvrage s'adresse à un public cultivé, et une connaissance de l'Écriture est nécessaire pour l'apprécier à sa juste valeur. Le retour aux sources et d'abord à la source première, la Parole de Dieu, n'est pas exclusif. L'auteur l'a bien compris, et il a puisé largement chez les grands auteurs spirituels, particulièrement saint Jean de la Croix.

Bernard-M. MATHIEU, o.p.

BOUYER (L.)

DICTIONNAIRE THEOLOGIQUE. [Tournai] Desclée et Cie [1963]. 653p. 22.5cm. Relié.

Le Père Louis Bouyer est un travailleur acharné; les livres qu'il a publiés sont nombreux et plusieurs sont d'une haute valeur théologique, entre autres, son ouvrage sur la Sainte Vierge, *Le Trône de la Sagesse*. Une fois de plus, il nous montre que sa science est grande et son souci pastoral vivant. *Le Dictionnaire théologique* veut être une synthèse de la doctrine catholique; les termes-clés nous sont présentés dans des notes courtes, mais très au point. Quelques articles philosophiques ont été rédigés par le Père Michel Birollet, oratorien, confrère de l'auteur. C'est un excellent instrument de travail pour les prédicateurs et les professeurs de religion; d'autres y trouveront leur compte. « Peut-être un ouvrage aussi simplifié, écrit l'auteur dans la préface, pourra-t-il aussi éviter à des littérateurs ou des journalistes (même catholiques) de choir en quelque piège, en leur permettant de se renseigner d'un simple coup d'œil sur le sens des termes qu'ils emploient quand ils

viennent à parler de ces choses. » Espérons qu'ils sauront en profiter !

Signalons en terminant qu'un tableau à la fin du volume permet une lecture synthétique du dictionnaire; on peut lire ainsi les principaux articles de l'ouvrage en suivant le développement du *Credo*.

Bernard-M. MATHIEU, o.p.

EN COLLABORATION

ŒUVRES DE SAINT AUGUSTIN. Nos 28 et 29. Quatrième série. Vol. I et II: Traités anti-donatistes. [Bruges] Desclée de Brouwer, 1963 et 1964. 784p. et 665p. 17.5cm. Relié.

De saint Augustin, tout esprit cultivé connaît les *Confessions* et au moins de nom — la *Cité de Dieu*. Ses écrits polémiques sont moins connus. N'est-ce pas là, pourtant, la plus grosse partie de son œuvre? N'est-ce pas là que lentement s'est élaborée et approfondie sa propre doctrine? Sans doute l'Écriture en est-elle la source permanente, l'Écriture lue à travers une expérience personnelle très riche, ou plutôt aidant à mieux lire cette expérience; mais pareille lecture est sans cesse stimulée et conditionnée par la présence d'adversaires bien définis. Les manichéens d'abord (le jeune rhéteur Augustin en avait été un): contre eux, Augustin explicite toute une métaphysique de la transcendance divine, de la bonté essentielle de la création, de la nature du mal comme privation du bien. Les donatistes ensuite: de là sortit la théologie augustinienne des sacrements et de l'Eglise. Les pélagiens enfin: d'où les thèses célèbres sur le péché originel, la grâce et la prédestination, qui firent d'Augustin le « docteur de la grâce ».

La *Bibliothèque augustinienne* vient d'inclure dans son édition complète des œuvres de l'évêque d'Hippone deux volumes de traités

anti-donatistes. Le premier comprend le psaume contre le parti de Donat, les trois livres contre la lettre de Parménien, la lettre aux catholiques, dont l'authenticité substantielle est ici admise; le second volume est consacré aux sept livres du traité sur le baptême. Selon les principes de l'édition, on trouve dans chaque volume le texte latin, une traduction française, des introductions et des notes qui favorisent une lecture intelligente, à la fois historique et doctrinale, des œuvres.

Dès ces premiers traités, on sent Augustin en possession de distinctions fondamentales qui manquaient à ses adversaires, ou on assiste à leur éclosion. Par exemple, en sacramentaire, le « pouvoir » est nettement distingué du « ministère », le sujet de l'un étant le Christ, le sujet de l'autre étant un homme: c'est le Christ qui baptise par Paul ou Apollos. Ce qu'Augustin rattache à la distinction, dans le Christ même, de la *forma Dei* et de la *forma servi*. De même, en ecclésiologie, Augustin voit dans l'Eglise un aspect extérieur, corporel, sacramentel, et un aspect intérieur ou théologal, celui de la sainteté, de la paix, de l'unité, de l'Esprit; ici-bas les deux aspects sont subordonnés l'un à l'autre, mais le premier peut exister sans le second, non inversement, c'est pourquoi l'Eglise ne comporte pas seulement des saints, mais aussi des pécheurs; à la fin cependant le vannage du Jugement ne laissera passer que le bon grain et l'Eglise paraîtra toute pure, sans ride, immaculée. Telle est la conception théologique très ferme qu'Augustin élargira et développera historiquement dans la *Cité de Dieu*.

En tête du premier volume de la série, une importante introduction du Père Congar, pleine d'érudition et de théologie, situe d'abord le donatisme dans son cadre historique et sociologique et en synthétise le contenu doctrinal, puis dégage les grandes lignes de la réponse d'Augustin: ce sont des pages à lire, lumineuses, denses, pénétrantes. Elles sont à compléter, en ce qui

concerne l'ecclésiologie, par un article du même auteur, intitulé: « Civitas Dei » et « Ecclesia » chez saint Augustin, et paru dans la *Revue des Etudes Augustiniennes* 3 (1957) 1-14. Mais ce sont des pages d'introduction. L'essentiel est encore de lire le texte même d'Augustin, qui constitue lui-même la meilleure introduction à la grande synthèse de la *Cité de Dieu*. Pour un chrétien qui a le souci de penser sa foi, c'est une invitation à reculer sans cesse les limites de son petit univers pour mieux s'insérer, non pas dans l'univers d'Augustin (ce serait verser dans le donatisme !), mais, par Augustin, dans l'Eglise du Christ et la Cité de Dieu !

Pierre PONTEAU

PASSELECQ (Paul)

DU NEUF ET DU VIEUX. (Matthieu, 13: 52) Bruges, Editions Beyaert [1964]. 362p. 20.5cm.

Les prédicateurs d'aujourd'hui connaissent les difficultés de faire un bon sermon: il faut être à la fois court, clair, concret, collant à la réalité évangélique et à la réalité contemporaine. On sait que Vatican II a redonné à l'homélie toute son importance, mettant en lumière sa fonction dans l'action liturgique. Mais comment faire une homélie valable ?

Les livres du Père Paul Passelecq, de l'abbaye de Maredsous (Belgique), *L'Evangile parlé* publié en 1962, et *Du neuf et du vieux* publié au début de 1964, sont des modèles du genre, que recommande particulièrement le Service de l'Homilétique, du Centre catholique de l'Université d'Ottawa.

Le Père Passelecq a compris que « l'homme du milieu du vingtième siècle a des exigences que n'avaient pas nos grands-parents. Habitué qu'il est aux écrans et aux images multiples du cinéma et de la télé-

vision, cet homme a besoin qu'on lui dise beaucoup de choses, et qu'on les lui dise vite et clairement. Il n'a plus que faire des tours, des contours, des détours, et de la dentelle oratoire. Il aime qu'on lui parle sa langue et qu'on partage ses problèmes en lui suggérant des réponses, sinon des solutions. »

L'Auteur montre à l'homme d'aujourd'hui que l'Evangile est tout proche de la vie, il secoue sa torpeur, lui dit ses quatre vérités sans mettre des gants blancs. Ses messages visent à faire connaître le Message, celui du Christ, l'Evangile.

Le titre de son dernier volume, inspiré d'un texte de saint Matthieu (13, 51), n'est pas mal choisi: *Du vieux*, car le thème de la prédication chrétienne est et restera toujours le même; *Du neuf*: la façon de présenter ce thème doit varier suivant le goût et les nécessités de l'époque. La manière d'aborder les questions et d'entrer dans le vif du sujet, le ton, l'accent, le style direct, percutant, actuel, parlé, les images, la brièveté, la simplicité des mots, voilà autant d'éléments suggestifs qui recommandent *Du neuf et du vieux*.

Romain LEGARE, o.f.m.

GUIITON (Jean)

L'EGLISE ET LES LAÏCS. Paris, Desclée de Brouwer [1963]. 195p. 20cm.

Nous savions que M. Guignon avait une attirance particulière pour la pensée newmannienne. Et cette fois encore il nous l'a montrée. Il nous présente aujourd'hui le fameux article du *Rambler* (revue d'histoire et de critique, dirigée par Newman de 1855 à 1859) qui avait attiré sur Newman les foudres traditionnelles. Dans le contexte du Concile Vatican II, qui s'efforce de donner aux laïcs leur vraie place, ce texte revêt une actualité frappante. Il y a un siècle le mot « con-



Jean GUIITON

sulter », mal interprété par les lecteurs du milieu romain, avait produit un choc. Mais au delà de la querelle de vocabulaire il y avait un esprit mal préparé pour discuter du rôle actif des laïcs dans l'Eglise.

La situation présente fournit au contraire les plus grands espoirs aux laïcs. Par le fait même, ils ne se gardent pas toujours d'un certain engouement. Et comme chacun sait, l'engouement n'est pas bon facteur de perspicacité. Voilà précisément où se situe le mérite de M. Guignon. Il nous rappelle très justement que derrière les petites glorioles de nouvelles fonctions possibles, il y a l'action permanente et profonde qui prend racine dans une foi vécue. Il résume ainsi la pensée de Newman et la sienne bien entendue: « Ainsi le laïc est « roi » par le travail, « prêtre » par la souffrance, « docteur » par le témoignage de l'enseignement et l'enseignement du témoignage » (p. 43). Ce dernier aspect confère aux laïcs un rôle trop longtemps rejeté dans l'ombre et que Newman avait su découvrir à travers l'histoire, tout spécialement la crise arienne.

Encore une fois cette contribution de M. Guignon est bien digne du premier laïc au concile. Il a su attirer notre attention sur un sujet qui est appelé à une longue évolution et par le fait même nécessite une réflexion constante et sérieuse.

Gabriel SAMSON, c.s.c.

NERVAL (Gérard de)

POESIES suivies de *Petits Châteaux de Bohême*, *Les Nuits d'Octobre*, *Promenades et Souvenirs*, *La Pandora*, *Contes et Facéties*. Notes de Mounir Ha-fez. [Paris, Gallimard, 1964.] 252p. 16.5cm. (Coll. *Le livre de poche*, no 1226)

La poésie de Gérard de Nerval est l'une des plus riches et des plus hermétiques du siècle dernier. Poésie née d'une singulière alliance de l'imagination et du subconscient, quand elle n'est pas le langage d'un esprit troublé, elle exprime par une foule de symboles les mystères les plus cachés de l'être humain. Poésie du rêve où le temps ne compte plus, où les êtres ressuscitent, où les objets se personnalisent pour mieux se révéler. Avec Nerval le dialogue avec l'invisible devient possible, direct et d'une richesse inépuisable. Poésie d'hallucination peut-être, mais d'où l'homme sort plus éclairé, voyant, illuminé...

Nos lecteurs trouveront avec joie dans le recueil *Poésies* les sonnets des *Chimères* et les plus belles pages de la prose poétique de Nerval dont les *Petits Châteaux de Bohême* et *Les Nuits d'Octobre*. De format pratique, ce livre saura leur procurer d'agréables moments d'évasion dans un monde irréel, monde qui laisse à ceux qui savent le visiter une troublante présence...

Jean-Marie BARRETTE

NERVAL (Gérard de)

VOYAGE EN ORIENT. Tomes I et II. Paris, Julliard [1964]. 407p. et 405p. 18cm. (Coll. *Littérature*, nos 5 et 6)

C'est au début de 1843 que Gérard de Nerval s'embarque à Marseille pour l'Orient. L'invitation au voyage est pressante: il a déjà été interné et Jenny Colon vient de mourir. L'inconsolable « Prince

d'Aquitaine » laisse derrière lui un passé ténébreux chargé de rêves chimériques et d'illusions perdues. Comme tous les grands romantiques de cette époque qui cherchent l'oubli de la triste réalité par des périples dans les régions les plus exotiques du globe, impatient de connaître le nouvel Eldorado, Nerval appareille son âme et son imagination vers le mystère oriental.

Le *Voyage en Orient* est demeuré longtemps une œuvre méconnue. La critique a insisté davantage sur l'hermétisme poétique des *Chimères*, sur le symbolisme enchanteur de *Sylvie* et des *Petits Châteaux de Bohême*, ou enfin sur les « mystères illuminés » d'*Aurélia* et de *Pandora*. Et pourtant, dans le *Voyage*, Nerval s'affirme comme l'un des plus habiles chroniqueurs du dix-neuvième siècle. Avec la verve riche en couleur d'un peintre attentif aux moindres nuances des beautés qui se révèlent, avec l'enthousiasme d'un poète qui laisse son imagination débordante pénétrer l'âme des choses, il nous entraîne à la découverte de la splendeur orientale.

Poussé lentement vers le Caire par les eaux paresseuses du grand Nil, Nerval découvre avec émotion la grandeur pyramidale de la civilisation égyptienne. Le voilà au Liban s'initiant à la vie des Druses et des Maronites. Puis c'est la Turquie, avec les bazars grouillants d'Istanbul, la voix crieuse du muezzin perché au haut d'une mosquée sur le minaret envahi de soleil.

Ses descriptions, entremêlées dans des aventures de toutes sortes, ne sont jamais ternes. Variées, passant du paysage le plus grandiose à la saleté repoussante des ruelles, d'une vérité parfois étonnante, parfois « filles de l'imagination » de Nerval, elles captivent sans cesse le lecteur. Œuvre d'une remarquable densité, d'un art très coloré, le *Voyage en Orient* a toutes les qualités pour être classé parmi les grands chefs-d'œuvre de la chronique.

Jean-Marie BARRETTE



Luc BERIMONT

BERIMONT (Luc)

FELIX LECLERC. Paris, Editions Seghers [1964]. 186p. ill. (h.-t.) 16cm. (Coll. *Poètes d'aujourd'hui*, no 123)

« Pouvait-on réintroduire la poésie authentique dans la chanson, renouer avec une tradition millénaire qui fut celle des troubadours à l'époque où les cathédrales, toutes blanches, sentaient grouiller sur leurs flancs les grappes de leurs bâtisseurs ? Il fallait, pour réussir ce tour, des individus d'une carrure exceptionnelle. Je soutiens que Félix Leclerc, venu du Canada, fut le premier à oser s'engager en France, à Paris, sur la voie difficile de l'absence absolue de concessions. De ce point de vue, il est le précurseur, le pionnier, l'ancêtre. » (Pp. 16s) Il a tracé la voie à une dynastie de chanteurs-poètes: Ferland et Brousseau, en son pays, et tous ceux qui, en France, sont passés dans le sillage de son succès, de Brassens à Anne Sylvestre, d'Hélène Martin à Michel Aubert, de Marc Ogeret à James Ollivier (p. 81).

Avec lui, la poésie simple, vraie, directe, fraîche retrouve une clientèle; la chanson prend tous les tons: triste, gai, humoristique, une pudeur de sentiments, un ton inimitable « de tendresse amère et profonde » (p. 19); elle puise ses thèmes dans les tâches familières, les

objets usuels, dans le contact personnel avec la nature, la tentation d'un « ailleurs », le rêve, l'amour, un rien de renoncement et de mélancolie pour contrebalancer l'ardeur à vivre. Bref, un « réalisme magique » l'estampille.

L'Auteur donne une importance à quelques faits et gestes de l'enfance et de l'adolescence de Félix Leclerc, comme on en donne à une source d'où sont sorties la plupart des chansons. En un langage soigné et vivant, harmonisé à son sujet, il met en lumière l'écrivain authentique, le poète de la chanson. Après une longue présentation, il offre au lecteur un choix de textes en prose et de chansons. Il termine par une « discographie » et une bibliographie. L'ouvrage a une présentation de bon goût, animée d'une belle série de portraits.

Félix Leclerc fait honneur à son pays; il n'a jamais trahi les siens, ni ses modestes origines (p. 64). De sa vie se dégage une leçon de travail, de persévérance à construire son rêve.

Romain LEGARE, o.f.m.

Géographie

ROUSSAN (Jacques de)

ISRAEL TERRE DE PROMESSES. [Montréal] Le Cercle du Livre de France [1964]. 228p. 20.5cm.

Depuis les premiers jours de son indépendance, en 1948, Israël mène à la face du monde une aventure qui tient du merveilleux. Ce jeune pays, d'une superficie de 7,993 milles carrés (dont 1/5 est présentement cultivable) et d'une population à peine supérieure à celle du grand Montréal, a créé et organisé sa vie nationale sur tous les plans, politique, économique et intellectuel, grâce à des chefs clairvoyants et à ses habitants tenaces. Jacques de Roussan a parcouru le territoire d'Israël en tous sens et rencontré des gens de toutes les classes de la société: son reportage nous paraît

suffisamment révélateur de l'actualité d'Israël et de sa politique de prestige international.

D'aucuns s'intéressent aux vastes entreprises d'Israël, à l'expérience de ses kibboutz ouvriers ou intellectuels, à la mise en œuvre de techniques nouvelles concernant le reboisement et l'agriculture dans les régions désertiques par la création de ressources d'eau potable et de systèmes d'aqueduc, etc. Les problèmes vitaux se présentent nombreux et tellement complexes dans ce carrefour de l'Orient et de l'Occident. Israël doit chaque jour y faire face tout en tenant compte de sa poussée démographique vertigineuse due aux taux de la natalité et de l'arrivée de Juifs venus des quatre coins de la diaspora avec leurs éthiques particulières.

Dans les dix-huit chapitres de son ouvrage, l'Auteur nous découvre sans dithyrambe ni pessimisme les réalisations d'Israël, ses tâches et ses projets. Pour autant il ne se fait pas faute de souligner à la suite de ses nombreux entretiens avec les gens les doléances des uns et les inquiétudes des autres, notamment en matière d'éducation et d'enseignement, d'économie et d'ethnologie. Sympathique et excellente étude de vulgarisation sur Israël, le livre de Jacques de Roussan offre, outre le charme de nous montrer les paysages et les gens d'un Orient haut en couleur, une leçon de tourisme vraiment culturel.

R.-M. CHARLAND

Biographie

LE PERE BRUNO DE JESUS-MARIE. Paris, Desclée de Brouwer [1964]. 53p. ill. (h.-t.) 22cm.

Le Père Bruno de Jésus-Marie se fit d'abord connaître comme historien par la publication, en 1929, d'une remarquable biographie de saint Jean de la Croix, préfacée par

Maritain. Nommé directeur des *Etudes Carmélitaines* en 1930, il orienta la revue vers la psychologie religieuse, discipline assez peu cultivée par les catholiques des années 30. Immédiatement après la guerre, elles reparurent, toujours sous la direction du Père Bruno.

Parler de psychologie religieuse avant la guerre était un risque à prendre; le Père Bruno n'hésita pas: il étudia cette science, en parla, et fit appel à la collaboration de neurologues, de psychiatres et de psychanalystes. Si elle occupe maintenant une place importante dans la recherche religieuse, cela est dû pour une large part au Père Bruno de Jésus-Marie.

Bernard-M. MATHIEU, o.p.

COILLIE (Dries van)

J'AI SUBI LE LAVAGE DE CERVEAU. Préface de Gabriel Marcel. [Paris] La mobilisation des consciences [1964]. 325p. 19.5cm. (Coll. *Les attentats contre l'homme*)

Ce livre qu'on s'est empressé de traduire en dix langues et que l'édition française présente avec une préface de Gabriel Marcel, n'est ni un roman ni un récit romancé. C'est plutôt, comme l'indique l'Auteur dans son épilogue, un témoignage et une sorte de confession. La critique européenne entière a souligné l'importance exceptionnelle de ce document qui s'impose à la conscience mondiale par ce qu'il contient d'histoire et d'humain.

L'auteur Dries Van Coillie est un prêtre catholique néerlandais. Après avoir été professeur dans un séminaire indigène en Chine et fait prisonnier durant deux ans dans un camp de concentration japonais, il se vouait à l'apostolat intellectuel à l'Académie Verbist à Pékin. Le 25 juillet 1951, il fut arrêté et enfermé durant une période de trente-quatre mois à Pékin pour n'en sortir qu'à la suite de la conférence de Genève en juin 1954.

C'est avec une sérénité totale et un cœur fidèle à la Chine martyrisée que l'ex-bagnard raconte sa terrible aventure. Il ne se propose qu'un but: apporter un témoignage vécu sur la nature profonde du communisme et sur les techniques d'avilissement qu'on emploie encore de nos jours avec un raffinement indescriptible pour briser toute résistance humaine et conditionner les victimes à des aveux « spontanés ». Nous avons là l'histoire d'un homme qui reconnaît, de son propre aveu, avoir commis des actes mauvais et répréhensibles durant le lavage de cerveau qu'on lui faisait subir. Il nous décrit tout ce qu'il y a d'astucieux et de tour-

mentant dans les divers systèmes d'interrogatoires auxquels on soumet les gens dans les prisons communistes chinoises, l'atmosphère terrible des cellules communautaires où les compagnons d'infortune se transforment en bourreaux et se tyrannisent, les chaînes, le froid, la faim, enfin tout ce qui fait de la geôle de Mao Tsé-tung une anti-chambre de la mort et un enfer. « Je préfère dix ans de Buchenwald à un an de Pékin », avouait quelqu'un qui avait eu l'infortune de subir les sévices de l'un et l'autre lieux de détention. Van Coillie nous brosse certaines scènes de tortures qu'il a vécues de la part des autres prisonniers de sa cellule qui

lui semblaient devenus des personnages sortis d'une peinture démente à la Jérôme Bosch.

Raconté sur un ton vif et direct par un témoin qui ne perd à aucun moment de son récit la maîtrise de soi, cette confession doit mobiliser nos consciences. C'est bel et bien ce que souligne Gabriel Marcel dans la préface de ce livre: « Qu'un régime où de telles méthodes sont employées ose se qualifier lui-même de démocratie, c'est là une impudence qui confond. La première utilité d'un ouvrage comme celui-ci est d'empêcher les esprits justes de s'y laisser prendre. »

Roland-M. CHARLAND

littérature de jeunesse

LIVRES POUR JEUNES

JEANNIN (Albert)

LES REPTILES. Illustrations de Georges Thompson. [Paris] Hachette [1964]. 92p. ill. 31.5 cm. Relié.

La très intéressante collection de l'*Encyclopédie en couleurs* nous offre ici un ouvrage consacré aux reptiles, c'est-à-dire aux lézards, aux serpents et aux tortues. On y apprend une foule de détails qui captiveront les naturalistes amateurs, comme par exemple l'absence de régulation thermique chez les reptiles, le travail de titan que représente pour les tortues marines, la ponte et l'enfouissement de leurs œufs dans le sable, etc. Abondam-

ment illustré, le livre plaira sûrement aux jeunes étudiants.

A. C.

CRISENOY (Maria de)

LES BANDITS DE LA DOROTHEE. Illustrations de G. Pichard. Paris, Gauthier-Languereau, 1962. 119p. ill. (h.-t.) 18 cm. (Coll. *Nouvelle Bibliothèque de Suzette*, no 46) Relié.

Charmant, tout à fait charmant ! On y trouve la belle vie de famille: tapageuse, émouvante, où les en-

fants malgré leurs petits différends s'unissent au moment nécessaire.

Une intrigue vient ajouter du mystère à la vie de tous les jours. A la faveur d'une exposition chez les Van Hot, des inconnus désirent se porter acquéreurs d'un tableau qui n'est pas à vendre. Ils se servent alors de ruse; et quand papa Van Hot est au loin, ils reviennent à la charge. Annie et Luc ont des doutes... mais que faire contre deux hommes ? Surveillez l'astuce.

Les jeunes lecteurs suivront avec avidité le développement de l'histoire. Les illustrations sont agréables et le livre bien relié. Style vivant.

M. D'AMOUR

SEGUR (Comtesse de)

LES MALHEURS DE SOPHIE. LES PETITES FILLES MODELES. LES VACANCES. Illustrations de Paul Durand. [Paris] Hachette [1964]. 223p. ill. (h.-t.) 25.5cm. Relié.

On a réédité ici, en un seul volume relié, trois excellents titres de la toujours populaire Comtesse de Ségur. Les illustrations de Paul Durand sont de bon goût. On peut déplorer cependant que la reliure ne soit pas très solide.

A. C.

CATHALOT (H.)

LE PANTIN AUX YEUX DE FEU. Illustrations de M. Abauzit. Paris, Spes [1962]. 179p. ill. 19.5cm. (Coll. *Jamboree*)

Le père de Claude Menu a souffert dans sa jeunesse d'une extrême pauvreté. Un copain, pendant la Résistance, lui donna de bons conseils. Maintenant M. Menu a un bon métier, il travaille dans un garage et fait vivre sa famille honnêtement. Son fils Claude aura l'occasion de rendre, à un confrère de classe, le même service que son père a reçu. Avec Bernard, un garçon riche et bien élevé, il s'associera pour convertir Jack Hervé qui a toujours vécu dans la plus grande misère. Ensemble ils réussiront à le sauver mais non sans peine. Ce n'est qu'à force de patience et de sacrifices qu'ils l'enlèveront à son milieu sordide.

On trouve des passages émouvants: Jack reste attaché au souvenir de sa mère, les parents de Claude font preuve d'un grand dévouement.

Livre sain qui enseigne que la charité doit être pratiquée par tous. Le sujet est traité avec beaucoup de doigté. L'auteur fait bien ressortir la persévérance et la psychologie dont ont dû faire montre Claude et Bernard.

L'élément « suspense » est bien réussi; un peu lent au départ mais

les jeunes l'apprécieront par la suite.

Choisir le livre relié.

M. D'AMOUR

MIVILLE-DESCHENES (Jean)

LA MAFFIA DU PENSIONNAT. [Montréal] Fides [1964]. 106p. 18.5cm. (Coll. *Les quatre vents*)

Jacques et Réal, 13 ans, fondent une société secrète. La mafia combattra l'injustice au pensionnat. Quelques farces sans méchanceté intriguent maîtres et élèves. Or, un trio de gaffeurs en imagine de saugrenues et poussent le sang-e jusqu'à signer leurs exploits de la guêpe, emblème de la mafia. Racontées sous forme de journal, ces aventures d'écoliers de chez nous plairont aux élèves de 6e et de 7e années.

Pourquoi tant d'écrivains novices adoptent-ils le genre journal, si plein d'embûches? Leurs textes manquent généralement soit de naturel, soit de correction. C'est fort difficile de joindre au bon français la spontanéité de l'enfance. La faute — entre autres — que commet Jacques (p. 9): «...elle aussi... n'aime pas...», les répéti-

tions de sons et de mots, l'abus du verbe être sont-ils voulus pour faire « jeune »? Sont-ce des négligences de l'écrivain? On se le demande.

Un français plus châtié, un style plus nerveux alliés aux qualités incontestables de cet auteur en feraient un des plus recherchés par notre jeunesse. Il comprend les petits gars; il possède un excellent esprit, de la gaieté et le sens du dialogue.

— Qu'est-ce qu'une mafia?

— La mafia, ça existe en Sicile...

— Produit importé! Tu vas payer la douane... (p. 18).

A la suite de l'amusante description des bêtises commises par un élève qui sert la messe pour la première fois (p. 77), Jacques répond au débutant:

— Je ne sais pas si c'est bien, mais c'est original...

Présentation très belle quoiqu'un peu sobre. Reliure solide sous jaquette illustrée (par qui?), élégantes pages de garde, papier bien blanc. Mais aucune image dans le volume; aucune indication d'âge ni de sexe du lecteur. Détails faciles à corriger.

Bon succès à la collection!

Garçons de 10 à 12 ans.

Béatrice CLEMENT

Vient de paraître à



Le tome III des Archives des lettres canadiennes

LE ROMAN CANADIEN-FRANÇAIS

Une étude exhaustive du roman publié par le Centre de recherches de littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, sous la responsabilité de MM. Paul Wyczynski, Bernard Julien, Jean Ménard et Réjean Robidoux.

458 pages \$5.00

245 est, boulevard Dorchester, Montréal *861-9621



Littérature

- ARNAUD (Marie-Christine)**
Reinie journaliste. Paris, Editions Spes [1963]. 186p. 17.5cm. (Coll. *Feux du matin*, no 5)
- ARPINO (Giovanni)**
Un délit d'honneur. Roman. Traduit de l'italien par Louis Bonalumi. Paris, Editions du Seuil [1963]. 204p. 18.5cm.
- ASTRE (Georges-Albert)**
Steinbeck ou le rêve contesté. Lyon, Emmanuel Vitte [1963]. 181p. 18.5cm. (Coll. *Singuliers et mal connus*)
- BAUDRY (Jean-Louis)**
Les images. Roman. Paris, Editions du Seuil [1963]. 153p. 18.5cm. (Coll. *Tel Quel*)
- BENOIT (Catherine)**
Le reste est silence. Roman. Bruxelles, Editions Brepols [1963]. 189p. 18.5cm.
- BERNAGE (Berthe)**
Brigitte et la tentation de Roseline. Paris, Gautier-Languereau [1964]. 187p. 19cm. Relié.
- BERNAGE (Berthe)**
Brigitte et le fiancé de Marie-Agnès. Paris, Editions Gautier-Languereau [1963]. 186p. 19cm. Relié.
- BOSCO (Henri)**
L'Epervier. [Paris] Gallimard [1963]. 318p. 20.5cm.
- COLETTE**
Lettres au petit corsaire. Texte établi et annoté par Claude Pichois et Roberte Forbin. Préface de Maurice Goudekot. Paris, Flammarion [1963]. 153p. 21cm.
- CRESSANGES (Jeanne)**
La feuille de Bétel. Roman. [Montréal] Le Cercle du Livre de France [1963]. 207p. 20.5cm.
- EMMANUEL (Pierre)**
Le goût de l'un. Paris, Editions du Seuil [1963]. 263p. 20.5cm.
- HALLIER (Jean-Edern)**
Les aventures d'une jeune fille. Roman. Paris, Editions du Seuil [1963]. 203p. 21cm.
- HUXLEY (Aldous)**
Ile. Roman. Traduit de l'anglais par Mathilde Treger. [Paris] Plon [1963]. 351p. 20cm. (Coll. *Feux croisés*)
- JACQUEMARD (Simonne)**
L'orangerie. Roman. Paris, Editions du Seuil [1963]. 155p. 18.5cm.
- JACQUEMARD (Simonne)**
Le veilleur de nuit. Roman. Paris, Editions du Seuil [1962]. 198p. 18.5cm.
- JARLOT (Gérard)**
Un chat qui aboie. [Paris] Editions Gallimard [1963]. 464p. 21cm.
- KORTOOMS (Toon)**
Jana, l'intruse. Roman. Traduit par Josse Alzin. Mulhouse, Editions Salvator, 1963. 249p. 19cm. (Coll. *De toutes rives*)
- LA CAPRIA (Raffaele)**
Blessé à mort. Roman. Traduit de l'italien par Rose-Marie Desmoulière. Paris, Editions du Seuil [1963]. 235p. 19cm.
- LANOUX (Armand)**
Quand la mer se retire. Roman. Paris, Julliard [1963]. 296p. 20cm.
- LE CLEZIO (J. M. G.)**
Le procès-verbal. [Paris] Editions Gallimard [1963]. 248p. 20.5cm.
- L'HOTE (Jean)**
Le huguenot récalcitrant. Paris, Editions du Seuil [1963]. 151p. 18.5cm.
- MARTIN-SANTOS (Luis)**
Les demeures du silence. Roman. Traduit de l'espagnol par Alain Rouquié. Paris, Editions du Seuil [1963]. 235p. 20.5cm.
- PIVIDAL (Raphaël)**
Une paix bien intéressante. Récits. Paris, Editions du Seuil [1963]. 123p. 19cm.
- PORTER (Katherine Anne)**
La nef des fous. Roman. Traduit de l'anglais par Marcelle Sibon. Paris, Editions du Seuil [1963]. 586p. 21cm.
- POWERS (J. F.)**
La mort d'Urban. Roman. Traduit de l'américain par Denise Van Moppès. Paris, Editions du Seuil [1963]. 285p. 20.5cm.
- QUOIST (Michel)**
Donner ou le journal d'Anne-Marie. Paris, Editions ouvrières [1962]. 316p. 19cm.
- RAYNAL (Henri)**
L'oeil magique. Essai. Paris, Editions du Seuil [1963]. 252p. 18.5cm.
- RENAUD (Tristan)**
Entre deux étés. Roman. Paris, Editions du Seuil [1963]. 182p. 21cm.
- ROBERTO (Eugène)**
L'endormie de Paul Claudel ou la naissance du génie. [Ottawa] Editions de l'Université d'Ottawa, 1963. 203p. 20cm. (Coll. *Cahier canadien, Claudel I*)
- ROUSSAN (Wanda de)**
Les rois de la mer. Roman. Montréal, Fides [1963]. 212p. 22cm. (Coll. *Rêve et vie*)
- SZABO (Magda)**
Fresque. Roman. Traduit du hongrois par Georges Kassai. Adaptation de Roger Richard. Paris, Editions du Seuil [1963]. 188p. 18.5cm.

COTE MORALE DES NOUVEAUTÉS EN LIBRAIRIE

Beaucoup d'éducateurs, de libraires, et même de bibliothécaires n'ont pas en mains les instruments nécessaires pour se rendre compte, très rapidement, de la valeur morale des ouvrages qui viennent de paraître sur le marché. Aussi avons-nous pensé leur rendre service en publiant, chaque mois, une liste des plus récents ouvrages avec leur cote morale. Pour les ouvrages étrangers, cette cote a été établie après consultation attentive des diverses revues catholiques de bibliographie-conseil, telles que *Livres et Lectures*, les *Notes bibliographiques*, la *Revue des Cercles d'études d'Angers*, etc. Il se peut cependant que quelques-unes de ces cotes soient, un jour ou l'autre, sujettes à rectification si, après une étude des ouvrages en question, nous nous rendons compte que la cote donnée par les revues européennes n'est pas adaptée au milieu canadien. Quoi qu'il en soit, nous croyons que les cotes données ci-dessous sont suffisamment sérieuses pour être publiées, sous bénéfice d'inventaire.

- ALYN (M.), *Le déplacement* (Flammarion) . . . D**
Roman. En s'isolant de sa jeune femme pour vivre dans ses rêves et son travail de romancier, un écrivain en est venu à détester cette épouse qui ne correspond plus au personnage fictif qu'il adore. Écrit dans une très belle prose poétique, ce roman exploite avec habileté les procédés du nouveau roman sur le thème classique de l'impossibilité pour deux êtres de se connaître totalement. Ouvrage intéressant mais à réserver à des lecteurs très avertis à cause de la place excessive qu'on y accorde à l'érotisme.
- BACHMANN (I.), *La trentième année* (Seuil). D**
Recueil de nouvelles écrites dans un style très poétique, mais dont l'intérêt général est assez mince. Amoralité totale.
- BENNASSAR (B.), *Le coup de midi* (Jul- B
liard)**
Roman. Subjugué par une jeune femme, un célibataire endurci cherche à pousser le mari au suicide pour prendre ensuite son épouse. Mais il se ressaisira et c'est lui qui finalement sauvera son rival. Ouvrage d'une psychologie complexe, qui vaut surtout pour son originalité d'écriture, son style très retenu, d'une simplicité voulue, et pour ses descriptions de paysages.
- BOULLE (P.), *Le jardin de Kanashima* (Jul-
liard)**
Roman d'anticipation mais qui suit aussi de très près l'actualité de ces dernières années. L'auteur dose admirablement l'histoire et la fiction, la technique et l'humour, le réalisme et la poésie. Ouvrage passionnant pour ceux qui s'intéressent aux recherches interplanétaires et à leurs incidences politiques, économiques et humaines.
- CLOUTIER (E.), *Croisière* D**
Voir recension à la page 214 du présent numéro.
- COCCIOLI (C.), *L'aigle aztèque est tombé* B
(Plon)**
Roman historique. C'est la fin de la civilisation aztèque que l'auteur évoque en la personne du jeune Cuauhtemoc, qui fut pendu par les Espagnols en 1525. Ouvrage d'une qualité peu commune. Excellente documentation. A signaler: la beauté poétique de la forme et l'élévation de la pensée. Pour lecteurs cultivés.
- DIMONT (M.-I.), *Les Juifs, Dieu et l'histoire* M
(Flammarion)**
Histoire du peuple juif écrite pour le grand public par un Juif américain. Ouvrage décevant basé sur une information hétéroclite de troisième main. Tout est écrit à la louange du peuple juif au prix de simplifications, de déformations et d'inexactitudes historiques. L'histoire de Jésus, la personnalité et le rôle de saint Paul sont défigurés. A déconseiller.
- DUPIN (R.), *La nuit de la grâce* (La Colombe) D**
Roman. Le héros de cet étrange roman se croit l'objet de phénomènes mystiques qu'il décrit avec complaisance, tout en évoquant des aventures sensuelles bien réelles. Tout semble faux dans ce roman dont le héros relève davantage de la psychiatrie que de la mystique. Aucune valeur littéraire.
- TB GARVE (A.), *L'ami du prisonnier* (Fayard) . . B**
Roman policier. Un jeune vétérinaire s'attache à la réhabilitation d'un prisonnier, et le sauvera de la potence. Roman très original, à la fois par son cadre et par son intrigue. La psychologie est sûre, le climat général sympathique et sain, le suspense très habilement ménagé. Un roman policier à conseiller.

- GIGUERE (D.), *L'eau est profonde* B**
Voir recension à la page 215 du présent numéro.
- HARVEY (J.-C.), *Des bois, des champs, des bêtes* (Editions de l'Homme) B**
Recueil d'articles où J.-C. Harvey manifeste ses meilleurs dons d'écrivain, généralement dans la description des choses de la nature.
- HECHT (O.-P.) et QUEVAL (J.), *Les beaux yeux d'Agatha* (Denoël) B**
Roman policier, assez bien construit, mais dont le style est d'une banalité insupportable.
- MAILHOT (M.), *Dis-moi que je vis* B?**
Voir recension à la page 212 du présent numéro.
- MUCCINI (L.), *Les hommes* (Julliard) D**
Recueil de douze nouvelles écrites avec beaucoup de vie, mais où il n'est question que d'amour physique, seul moteur des hommes qui, sous des dehors respectables, trompent leurs épouses ou cachent les vices les plus bas.
- NERVAL (G. de), *Poésies* B**
Voir recension à la page 220 du présent numéro.
- NERVAL (G. de), *Voyage en Orient* B?**
Voir recension à la page 220 du présent numéro.
- PELLERIN (J.), *Le calepin du diable* (Editions du Jour) B?**
Recueil de pensées, dont quelques-unes appellent des réserves d'ordre dogmatique.
- PERRY (C.), *Portrait d'un jeune homme qui se noie* (Stock) D**
Roman. Sordide histoire d'un adolescent de New York, victime de son milieu familial et de ses mauvaises fréquentations. Roman violent qui n'est pas dépourvu de réelles qualités littéraires. Les scènes terriblement réalistes et érotiques abondent, et le langage est souvent ordurier.
- PREBOIS (L.), *Casanova ou La fête galante* (Plon) M**
Roman pseudo-historique. Ramassis fastidieux d'aventures galantes, sans aucune valeur ni documentaire ni morale.
- SAUMART (I.), *La vie extraordinaire de Jean Desprez* (Edition du Jour) TB**
Jean Desprez, une figure bien connue de notre monde du théâtre, de la radio, de la T.V. et du journalisme. Ingrid Saumart, sa secrétaire, retrace *con amore* le portrait de cette femme, les aventures et les paradoxes de sa carrière très active. Suivent des textes choisis et les témoignages d'admiration de tous ceux qui ont apprécié son talent et son dévouement.
- SOLARTE (T.), *Le noyé* (Casterman) B?**
Roman. Dans une petite ville de Panama, un jeune poète de 17 ans vient de mourir assassiné. L'enquête découvre que la victime, sous une apparence angélique, était un être passionné, adonné à tous les vices et victime de puissances maléfiques. Oeuvre forte, bien écrite et bien traduite. On la réservera aux lecteurs avertis et de jugement formé à cause de l'atmosphère quasi diabolique où elle baigne, et aussi parce qu'on y insinue que la débauche favoriserait l'éclosion d'œuvres sublimes.
- TOESCA (M.), *Le dernier cri d'un homme* (Albin Michel) B**
Roman. Le personnage central est un homme politique dont le début de carrière a été brisé par une injustice, et qui s'emploie, quinze ans après, à assouvir sa vengeance. Sujet intéressant, mais traité d'une façon peu convaincante.
- VILLEY (E.), *Zéro guidon* (Julliard) M**
Récit assez sordide d'un gamin de quatorze ans, « initié » par la petite bonne peu farouche de sa grand-mère. Roman d'un débutant qui, du point de vue moral, est à déconseiller.
- WATERS (F.), *L'homme qui a tué le cerf* (Albin Michel) B**
Roman. Ethnologue et historien, l'auteur fait revivre ici, sous forme romanesque, la vie des Indiens du Sud-Ouest des États-Unis parmi lesquels il a vécu. Ouvrage original, plein de poésie, plein de tendresse aussi pour les Indiens. Pour lecteurs cultivés.

SIGNIFICATION DES COTES

M C'est-à-dire *mauvais*: livres à proscrire. Les livres qui tombent sous les lois générales de l'Index sont cotés *mauvais*. Tous les livres à proscrire ne sont pas mis nommément à l'Index; il suffit qu'un livre tombe sous les lois générales de l'Index pour qu'on soit tenu, en conscience, de s'en interdire la lecture.

D C'est-à-dire *dangereux*: livres qui peuvent être dommageables à la majorité des lecteurs, soit à cause des implications doctrinales plus ou moins fausses qu'on y trouve, soit à cause de la licence morale qui s'y étale, soit à cause d'une grave indécence dans les descriptions.

B? C'est-à-dire *appelle des réserves*: ces réserves peuvent être plus ou moins graves. Cette cote s'applique à des volumes qui sont sains dans l'ensemble, mais dont quelques pages sont discutables, soit à cause des idées émises, soit à cause d'une certaine indécence dans les descriptions.

B C'est-à-dire *pour adultes*: les livres de cette catégorie n'appellent aucune réserve, mais ne conviennent qu'aux adultes. Quoique irréprochable, un livre coté B pourrait présenter certains dangers pour les jeunes qui n'ont pas l'expérience de la vie.

TB C'est-à-dire *pour tous*: livres qui peuvent être mis entre toutes les mains.

LE COURRIER DES LECTEURS

« Nous apprécions beaucoup votre revue *LECTURES* qui nous aide dans nos commandes de livres, mais nous avons une lacune à vous signaler: en effet, vers le milieu de votre revue, vous avez une page intitulée « cote morale des nouveautés en librairie ». Cette cote morale nous est très utile, mais vous n'y inscrivez malheureusement ni l'éditeur ni le prix des livres dont vous faites la critique; ces deux informations nous aideraient grandement dans notre travail de sélection. En vous remerciant de votre attention... » N. D. (The Ottawa Public Library, Ont.)

— Merci pour votre aimable lettre ! Nous pouvons assez aisément remédier à l'une des deux lacunes que vous soulignez: dès ce numéro, vous verrez que nous indiquerons l'éditeur des livres concernés. Pour ce qui est de donner le prix de ces livres, cela ne nous est guère possible pour une raison que vous pourrez aisément comprendre: le prix des livres peut varier d'une librairie à une autre, d'une province à l'autre; or comme cette liste et cotes morales n'a pas été conçue pour favoriser la vente mais bien plutôt le choix des livres, il nous est impossible de vous donner un prix qui ne vaudrait sans doute que pour une librairie.

* *

« Chaque mois, la revue *LECTURES* consacre quelques pages à la littérature de jeunesse. J'apprécie fort cette chronique si profitable aux éducateurs.

Comme j'aimerais beaucoup savoir où je pourrais avoir de plus complets renseignements sur les

auteurs des livres pour jeunes, je vous saurais gré de me faire parvenir personnellement ou par Le courrier des lecteurs les livres où je pourrais puiser des notes sur la biographie, les œuvres, l'importance et le nombre des auteurs de livres pour les jeunes. J'attacherais plus d'importance aux auteurs canadiens-français. E. N. (Ecole Normale, Granby)

— Vous touchez là un problème qui nous préoccupe beaucoup nous-mêmes et que nous souhaiterions pouvoir résoudre d'une façon plus satisfaisante que nous le faisons actuellement. Peut-être cela viendra-t-il, mais pour le moment nous nous heurtons à des difficultés de toutes sortes. Pour les ouvrages européens vous pourriez consulter utilement des revues comme *Notes bibliographiques* et *Littérature de jeunesse* (ces revues sont distribuées au Canada par l'agence *Periodica*, 5112 Papineau, à Montréal); mais pour les ouvrages canadiens, il vous faudra puiser à diverses sources: la page féminine du *Devoir* par exemple qui donne souvent des recensions de livres pour jeunes, la revue annuelle québécoise intitulée *Livres et auteurs canadiens* publiée par Adrien Thériot, et qui contient aussi une section de littérature de jeunesse; enfin, vous pourriez consulter dans une bibliothèque un livre qui n'est malheureusement pas en librairie: *Jeunes, voulez-vous des livres?* brochure publiée il y a quelques années par la Commission des Ecoles catholiques de Montréal.

* *

Dans notre courrier des lecteurs de février, il nous avait été im-

possible de répondre à une demande de renseignements sur Jean Bulair, auteur de l'ouvrage intitulé *Rencontres*. Or un aimable collaborateur nous a fait parvenir là-dessus une note intéressante que voici: « Jean Bulair est le pseudonyme de Joseph Belleau (1884-1954), qui fut interprète à la Société des Nations après la guerre de 1914, professeur de langues étrangères à l'Université Laval pendant les années 1930 et 1940. Pendant la première guerre mondiale, il a rencontré, à Beyrouth, au Liban, un marin norvégien, Olaf Hoiberg, qui lui a raconté son histoire: c'est le récit du roman. Tout l'intérêt de cet ouvrage tient précisément dans l'histoire. L'auteur manifeste ici et là des tendances à l'humour, il aime la précision des termes marins, il peint quelques scènes de beuverie; le professeur de langues étrangères affiche ici et là des soucis linguistiques. On ne peut qualifier ce roman d'artistique. Du point de vue moral, il convient plutôt aux adultes. »

* *

A la suite de l'éditorial de janvier une lettre nous est parvenue de Sudbury, lettre pleine d'humour sur le Rapport Parent et qui corrige en même temps une erreur de typographie. En voici le texte:

« Vous pourrez dire à mon ami Roland Charland que j'ai lu son « Faire face à la musique ! » C'est son droit de parler musique. Mais qu'il n'essaie pas de nous faire croire que le rapport Parent — malgré toute l'amitié que j'ai pour le président de la Commission — se lit avec le même plaisir

(Suite à la page 229)

Emotions... artistiques à Montréal



C'est « à cause de certaines difficultés techniques », nous apprenait un communiqué de presse, que le Musée d'Art contemporain n'a pu ouvrir ses portes à la mi-mars. Est-ce vraiment l'unique raison ? J'en doute fort. L'ajournement ne laisse pas pour autant les esprits tranquilles. Nos artistes s'agitent, des remous se forment, tourbillonnent et menacent d'emporter le conservateur mal en point. A quand donc l'inauguration de notre Musée d'Art contemporain ? Pour le moment, l'ex-Château Dufresne se convertit en une pétaudière où l'on enregistre des batailles homériques qui constitueront la matière du premier chapitre de l'histoire de notre Musée.

Quoi qu'il en soit, l'exposition Rouault, qui devait présider à l'inauguration officielle du Musée, tiendra ses assises au rez-de-chaussée de la Place Ville-Marie. On aurait pu croire que la présence spirituelle du peintre français eût été celle d'un ange tutélaire et pacificateur. On sait que lui-même avait été désigné par testament conservateur du futur Musée Gustave Moreau. Mais le fut-il jamais ? Je l'ignore.

Georges Rouault est considéré comme le plus grand peintre sacré de notre temps, bien que sa si-

tuation soit résolument en marge de l'art moderne. Exigeant et lucide, une sorte de Léon Bloy de la peinture, l'Artiste s'est voulu un Roman transplanté dans notre univers désacralisé, technique et urbain. Ce qui explique son œuvre rude, véhémement, marquée à la fois par la morsure du péché et par la déchirure de la forme. Ses premiers personnages, Filles, Clowns, Juges, sont vus entre les intervalles d'un réseau de traits qui zèbrent les toiles avec fureur. Peu à peu, notamment dans ses visages du Christ et ses paysages bibliques, les traits deviennent des cernes qui enchâssent les surfaces et leur confèrent l'aspect hiératique et serein du vitrail.

C'est une heureuse coïncidence que nous puissions contempler les œuvres de Rouault durant les jours où nous préparons la Pâque prochaine. Nous ne saurons parcourir le célèbre album de *Miserere* sans penser au Chemin de Croix de Paul Claudel, à tel ou tel passage du Mystère de Jésus de Pascal ou de la Passion de Péguy. Il y a de telles émotions artistiques qui nous prédisposent à l'état mystique, et, comme aimait à dire Henri Bremond, « une poésie qui s'achève en prière ».

Roland-M. CHARLAND

(Suite de la page 228)

qu'une audition d'une symphonie. C'est du moins jusqu'à présent, une symphonie inachevée. C'est tellement vrai, qu'un nouveau tome s'ajoute chaque six mois. Sans compter que chaque année, les instrumentistes de la Commission demandent une nouvelle prolongation de leur mandat au Chef d'orchestre qu'est le Gouvernement.

En page 150 de *Lectures*, le Père nous laisse croire qu'il a rédigé une suite à la page 179. Je retiens les derniers mots de l'arti-

cle: « toute la fine fleur »... que j'essaie de raccrocher aux trois articles (?) de la p. 179... toute la fine fleur d'Yves Thériault [...] toute la fine fleur de *Lectures* ? Rien à faire. L'accord n'existe pas dans la suite. Encore une œuvre inachevée ou sans suite. On sent alors une sorte de désaccord entre l'auteur de l'article et le directeur de la revue. N'a-t-il pas encore réussi à faire le point entre les deux personnages ? Souffre-t-il de dédoublement ? Devient-il un autre homme selon qu'il parle musique, éducation, littérature ? etc.

A moins que ce ne soit qu'une note discordante entre le metteur en page et le directeur. Si c'est le véritable argument, il n'y a pas matière à une symphonie classique. Ça restera toujours de la musique populaire. A contre-point fleuri ou fané, à souhait ou pas.

Le tout, non pas pour un faux-bourdon, mais pour un faux renvoi de pagination.

A chercher votre suite, je vous ai cru, un moment, un adepte du dodécaphonisme. » André CORDEAU.

Dictionnaire des idées contemporaines

(Texte paru dans *La Croix*, 5 février 1965)

Sur les rayons de bibliothèque où nous rangeons les ouvrages faits pour être consultés, le nombre augmente des encyclopédies, dictionnaires, bilans, synthèses, initiations. Aucun domaine de la connaissance n'échappe à ce besoin très vieux et très actuel qu'éprouve l'homme de ramasser son savoir, de le mettre en ordre, de le distribuer en tiroirs facilement accessibles, mais aussi de le simplifier souvent à outrance.

Ce n'est pas aujourd'hui qu'on arrêtera les artisans de dictionnaires: non seulement le XXe siècle accumule les choses connues, ou en voie de l'être, ou approchées sous forme de problèmes, mais nous assistons à une véritable émulation dans la manière de divulguer ces choses. Le travail encyclopédique, l'habitude de faire progresser l'enseignement par le livre engendrent une pédagogie et une technique d'édition auxquelles on ne peut que rendre hommage.

J'ai sous les yeux un énorme *Dictionnaire universel des lettres* et un petit *Dictionnaire des philosophes*. Entre ces deux livres, dont la mise en œuvre s'inspirent de quelques objectifs communs, il y a une ressemblance frappante qui dépasse largement l'ordre alphabétique: les auteurs doivent rechercher le niveau scientifique qu'ils entendent donner à leur dictionnaire et parviennent avec plus ou moins de bonheur à le déterminer. C'est l'inévitable question de la vulgarisation.

On n'empêchera jamais que certains esprits tiennent les dictionnaires et les synopses pour le dernier mot de la science. Au lieu d'y trouver motif à prendre un contact personnel avec les œuvres et les écrivains qui défilent au hasard de l'alphabet, ils se contentent de notices. Ils ne manquent pas de dire qu'après tout, devant l'étendue des connaissances proposées à l'homme moderne, il est présomptueux de vouloir en savoir davantage. Ils ne se trompent pas sur un point: la culture générale devient de moins en moins générale.

Ils devraient ajouter, pour corriger leur résignation, que la culture consiste à soupçonner, entre les lignes des fameuses notices, toute la dimension des problèmes qui ne peuvent pas y être exposés. La vulgarisation s'acquitte d'une authentique fonction culturelle dans la mesure où elle éveille ce sens de l'inconnu. Elle nous fait pactiser avec notre ignorance, non pas pour nous en consoler mais pour ne pas nous prendre au jeu pédantesque de l'omniscience.

Ces réflexions banales me venaient en feuilletant le *Dictionnaire des idées contemporaines*⁽¹⁾, tout récemment publié selon la formule qui avait été choisie pour le *Dictionnaire de littérature contemporaine*, mis en chantier par Pierre de Boisdeffre et réalisé avec la collaboration d'une petite équipe de critiques. Cette formule comporte un avantage certain sur un dictionnaire courant: elle ne se limite pas à des notices sur les auteurs; des études synthétiques, portant sur les principaux secteurs de la pensée, précèdent la partie alphabétique.

Malgré les critiques que l'on pourra toujours adresser à une entreprise de ce genre, selon le point de vue idéologique que l'on adopte, ces études d'ensemble désarment en grande partie les objections faites à tout dictionnaire qui n'est pas un dictionnaire du langage. Elles satisfont la vraie demande culturelle; développées encore, elles constitueraient d'ailleurs, à elles seules, un essai fort précieux.

On peut penser qu'un jour les meilleurs connaisseurs des grands courants d'idées, sinon les meilleurs représentants de ces courants, collaboreront à un ouvrage qui fera le point de diverses disciplines fondamentales. Ce travail ne devrait pas nécessairement atteindre le volume d'une encyclopédie: il devrait, en revanche, répondre à un plan établi en collaboration pour ne pas être une simple juxtaposition de monographies; il devrait

aussi être mis à jour périodiquement, compte tenu de l'évolution de la pensée.

La première partie du présent *Dictionnaire* présente donc un tableau des idées contemporaines, plus précisément un bilan. Au risque de céder à la nomenclature, je crois utile d'en donner la répartition.

Jean Wahl récapitule le mouvement des idées philosophiques depuis 1900; Michel Mourre consacre quelques pages brillantes et pénétrantes à la philosophie de l'histoire et à l'humanisme tragique; le professeur Didier-Jacques Duché souligne les bouleversements apportés par la psychanalyse et il le fait avec un optimisme que le profane aimerait voir encore plus amplement justifié; Gaston Bouthoul traite, en technicien, de la sociologie et de l'ethnologie, sans oublier ce canton qui lui est cher: la polémologie, « étude objective des guerres, de leurs formes, de leurs effets ainsi que des impulsions belliqueuses qui, périodiquement, s'emparent de nations entières ».

Le P. François Russo nous offre des aperçus particulièrement opportuns — parce qu'ils font avancer la réflexion en matière d'humanisme moderne — sur la philosophie des sciences. Roger Priouret ramène l'histoire politique et économique du demi-siècle à cinq révolutions: le communisme, le fascisme, la décolonisation, les découvertes atomiques, enfin des éléments révolutionnaires dans la vie politique des nations occidentales, mais non une révolution proprement dite. Ces pages sont éclairantes; il leur manque cependant une analyse des principales positions théoriques sur les réformes sociales.

Avec Ignace Lepp et l'abbé Joseph Comblin, nous passons aux idées sur la religion. Le premier s'attache à l'athéisme et en examine les différentes expressions; le second propose un panorama de la recherche théologique.

A ses yeux, le renouveau se dessine avec l'apparition de trois hommes; un protestant: Karl Barth; deux catholiques: Dom Odon Casel (*le Mémorial du Seigneur dans la liturgie de l'antiquité chrétienne*) et le P. Teilhard de Chardin (*le Milieu divin*); trois hommes discutés, voire suspectés. « Ils introduisent chacun une nouvelle perspective. Ils obligent à revoir toutes les questions. Ils ne laissent rien en place. Si l'on pouvait définir la situation de la théologie contemporaine d'une façon imagée, on pourrait dire: elle se trouve au centre d'un triangle dont les angles sont Barth, Casel et Teilhard de Chardin. Elle est soumise simultanément au feu de leurs trois contestations radicales. »

L'auteur de cette étude, lui-même discuté après son livre intitulé *Echec de l'Action catholique?* n'avait pas la possibilité ni le désir de faire le point sur Teilhard. Celui-ci lui apparaît non comme un théologien mais comme un esprit en rupture avec la vision traditionnelle du monde et suscitant une nouvelle compréhension théologique des réalités terrestres, tandis que Karl Barth symbolise le renouveau biblique et Dom Casel le mouvement liturgique, « trois régions intellectuelles où la pensée est particulièrement en éveil ».

Pierre de Boisdeffre, pour terminer la partie synthétique du *Dictionnaire*, s'interroge sur la situation actuelle des arts plastiques. Interrogation rapide, mais suffisamment lucide et documentée pour replacer l'esthétique contemporaine dans son climat philosophique. L'auteur ne cache pas que la phase non figurative arrive au terme d'une aventure dont le bilan a quelque chose d'inquiétant. On lui saura gré de montrer que, si cette phase entraînait une suspicion grandissante entre les créateurs et la foule, la mission même de l'art serait en péril.

En abordant la deuxième partie du *Dictionnaire*: les philosophes et les essayistes présentés par ordre alphabétique, le lecteur demandera peut-être, comme souvent en pareil cas: « Pourquoi celui-ci et pas celui-là? » L'ouvrage prolonge le *Dictionnaire de littérature contemporaine* et on nous annonce un *Dictionnaire des savants* qui le complétera. L'ensemble fournira ainsi la galerie des grands noms de la littérature, de la pensée, de la science. Il faut noter aussi que ce *Dictionnaire* serait efficacement confronté avec le *Panorama des idées contemporaines*, publié en 1957, sous la direction de Gaëtan Picon: ici figurent des textes originaux, et c'est une invitation à lire les œuvres.

Il s'agissait, dans ce *Panorama* comme dans le *Dictionnaire*, de décider si telle expression de l'intelligence avait le droit de compter comme « idée », tout ensemble pensée solitaire et ferment de la méditation collective; il s'agissait de désigner les « inventeurs d'idées ». Projet audacieux! Les auteurs de l'ouvrage que nous venons de décrire trop superficiellement auront rendu service si le lecteur leur est redevable d'un élargissement intellectuel, d'une conscience plus vive des exigences culturelles, s'il apprend à mieux s'orienter dans la géographie touffue d'un pluralisme philosophique qui est, pour notre temps, plus que pour tout autre, une richesse et un risque.

Lucien GUISSARD

Faits et Commentaires



Vient de paraître, revue publiée par le Conseil Supérieur du Livre, en est à sa troisième livraison. On y trouve une foule de renseignements sur la vie du livre au Canada français.



Le 22 mars dernier, avait lieu, chez Fides, le lancement de l'ouvrage de Jules Fournier: *Mon encrier*. Me Pierre Laporte, ministre des affaires culturelles, qui présidait le lancement, a prononcé une remarquable allocution dont nous publions ici de substantiels extraits.



[...] Journaliste libre, Jules Fournier s'est battu pour la défense de la liberté dont le moins qu'on puisse dire aujourd'hui c'est qu'elle soit devenue confortable pour les uns et inquiétante pour les autres. Battue en brèche la liberté? Il faudrait mesurer le chemin parcouru depuis quelques années avant de porter des jugements aussi entiers. Pamphlétaire, Jules Fournier a bien connu les risques de ce passionnant métier qui était et qui reste beaucoup plus glorieux que rentable. Son engagement a été total et définitif, non par esprit d'obstination inhérente à sa nature, mais par une sorte de vocation à laquelle il demeura fidèle jusqu'au bout [...]

Lorsqu'il débuta dans le journalisme il écrivait bien, sans plus. Mais à l'école d'Olivar Asselin, il a buriné son style incisif. On aurait pu croire qu'il se servait d'un bistouri pour taillader dans les systèmes qu'il lui tardait toujours d'améliorer d'une part ou de transformer d'autre part. Pressentait-il que sa vie serait de courte durée? Il devait donner sa mesure en moins de temps que la plupart des hommes réussissent à le faire.

Il a réalisé cet idéal en poursuivant celui qui lui

Prix du Gouverneur Général



M. Jean-Paul Pinsonneault qui obtenait récemment le prix France-Canada pour son ouvrage *Les Terres sèches* vient de se voir décerner le Prix du Gouverneur Général pour le même roman. On sait que M. Pinsonneault avait précédemment écrit plusieurs romans: *Le mauvais pain*, *Jérôme Aquin*, *Les abîmes de l'aube*, *Les terres sèches*; ainsi que deux pièces de théâtre. Il avait également été rédacteur en chef de la revue *LECTURES* de 1950 à 1954. Le Prix du Gouverneur Général a également été décerné à deux autres lauréats: M. Pierre Perrault pour *Au Coeur de la rose*, et au R.P. R. Robidoux pour son ouvrage *Roger Martin du Gard et la religion*.

tenait le plus à cœur: servir sa langue et ses compatriotes. Il a tenté de redresser des torts, de susciter des œuvres meilleures. Mais comme tout dépend des hommes en définitive, il s'est heurté à des difficultés souvent embarrassantes tant importe pour l'homme l'époque où se situe son action [...]

Le 17 avril 1918, à l'exception du *Droit*, les journaux ne font que mentionner la mort d'un « grand journaliste ». Ces deux mots sont entre guillemets. Ils atteignent aujourd'hui, soit quarante-trois ans après *Mon encrier*, une dimension nouvelle que voudront bien mesurer ceux qui se piquent maintenant de lire ou d'écrire. Car, il faut le dire. Permettez-moi de croire que ce sera justement une façon de venger la mémoire de ce journaliste qui s'est engagé à fond, à qui l'on a fait des procès, et qui fut nommé traducteur au Sénat — il faut bien vivre — alors qu'il rêvait de fonder une revue littéraire [...]

Jules Fournier a eu une vie mouvementée. C'était assez mal porté à l'époque. Il n'y avait alors que l'alternative du triomphe ou de la prison. Il a eu les deux [...]

(Suite à la page 234)

Lettre de France



La revue *Esprit* vient de consacrer son numéro de février au Canada français; la livraison de janvier-février des *Cahiers de l'Histoire* présente l'histoire du Canada des origines à nos jours; de nombreux quotidiens de Paris et de province, ainsi que des revues ont ouvert leurs colonnes à d'importantes enquêtes et études sur le Canada: le Monde, l'Aurore, le Dauphiné libéré, la Montagne, Arts, La Revue des Deux Mondes, etc... Il serait intéressant de recenser toutes ces publications et de montrer combien les questions canadiennes sont d'actualité en France. Mais aujourd'hui je voudrais parler du Journal de voyage au Canada que Jean-Marie Drot a présenté récemment à la Télévision française.

De ces trois émissions, étalées sur plusieurs mois, d'octobre 1964 à janvier 1965, la première a déçu mon attente. Elle aurait pu s'intituler « Voyage autour d'un studio ». Nous vîmes surtout de larges extraits de quatre films: A tout prendre de Claude Jutra, Pour quelques arpents de neige de Jacques Godbout, Les Petites Sœurs de Pierre Patry et Les Bûcherons de la Manouane, d'Arthur Lamothe.

L'illustration la plus typique du procédé de J.-M. Drot fut sa présentation de plusieurs séquences du film *Les Petites Sœurs*, alternant avec des gros plans sur le visage, d'ailleurs intéressant et sympathique, de Jacques Godbout. D'un côté des scènes de la vie des religieuses qui, isolées du contexte, paraissaient anachroniques et un tantinet ridicules; en contre-point le procès du rôle historique de l'Eglise, de l'enseignement catholique, etc... Ceci ressemblait fort à un pourpoint d'Arlequin avec des carreaux d'ombre et de lumière.

J'ai retenu de cette première partie quelques phrases à méditer, comme celles-ci: « Si vous étiez venus cinq ans plus tôt vous n'auriez rien trouvé à dire sur nous... Vos ambassadeurs de la culture se sont toujours réjouis de notre immobilisme... » Et ce témoignage très pertinent d'un compatriote fixé au Canada depuis plusieurs années: « Les Français croient comprendre tout de suite les Canadiens parce qu'ils parlent la même langue. A peine débarqués ils s'estiment autorisés à porter un jugement et à l'exprimer. Voilà déjà

une source de malentendus. » Ceci, à tout prendre, me paraît être une des réflexions les plus utiles à retenir pour nous.

La seconde émission, diversement appréciée par la critique, m'a beaucoup plus intéressé. Il s'agit bien, cette fois, d'un voyage qui nous conduit, un peu trop vite peut-être, de Québec à la rivière aux Outardes, par la Gaspésie, le lac Saint-Jean et le Charlevoix. Très belles images du pays de Québec! Rencontres et dialogues avec des personnages typiques: artisan rural, institutrice de village, pêcheur de Gaspésie, jusqu'au pittoresque Arthur Villeneuve, ex-barbier, devenu « peintre naïf ». J'ai entendu avec quelque peine les propos amers de Thérèse Guitté sur l'accueil qu'elle avait reçu en France; toujours ce malentendu contre quoi nous nous efforçons de lutter!

Pour cette partie du voyage, J.-M. Drot avait abandonné son rôle d'homme invisible émettant dans la coulisse des propos volontiers sentencieux. Sa silhouette aperçue, sa participation sensible donnaient plus de valeur aux mots échangés. Débarquant au Charlevoix, après avoir descendu le magnifique Saguenay il dit très simplement: « Nous étions heureux d'être au Québec ». Là nous nous rejoignons; j'ai reconnu le cri du voyageur français touché au vif comme je le fus moi-même, il y a 15 ans déjà, lorsque l'abbé Félix-Antoine Savard m'offrit une gerbe de « foin d'odeur » coupé dans le fleuve devant son accueillante demeure de Saint-Joseph de la Rive. J'ai su gré à Jean-Marie Drot d'avoir prononcé cet aveu. Nous étions plus à l'aise, ensuite, pour participer à la vie des pêcheurs de l'île aux Coudres où nous avons retrouvé les cinéastes Pierre Perrault et Michel Brault soucieux de fixer les derniers vestiges d'une « civilisation de la mer » et de son très beau vocabulaire.

Saut prodigieux à la fois dans le temps et l'espace, nous voici au Manicouagan où s'édifie l'un des plus grands barrages du monde. En le construisant les Canadiens français, seuls réalisateurs de l'ouvrage, ont raison de penser avec l'ingénieur Guy Lussier qu'ils construisent une nation.

C'est sous le signe de la « confrontation » que se déroulera la dernière étape de ce grand voyage. Nous abandonnons les paysages pour retourner

vers les hommes. Revenu à Montréal J.-M. Drot a réuni au 42^{ème} étage du gratte-ciel de la place Ville-Marie une vingtaine de personnalités d'opinions diverses et souvent opposées (prêtres, journalistes, médecin, étudiants, syndicalistes, artistes, poètes). Il y a là les RR. PP. Richard Arès et Ernest Gagnon, Mlle Micheline Beauchemin, MM. André d'Allemagne, Pierre de Bellefeuille, Paul Chamberland, Michel Chartrand, Gilles Corbeil, Dr Jacques Ferron, Jean-Marc Léger, Robert Maheu, André Major, Pierre Marois, Gaston Miron, Pierre Noël, Gérard Pelletier, Gilles Tremblay et Armand Vaillancourt. J'en oublie peut-être.

Chacun est placé au pied d'une colonne comme sur un vaste échiquier. Tour à tour la caméra les éclaire et les rejette dans l'ombre. Du point de vue technique il s'agit d'une très belle réalisation; J.-M. Drot a donné ici toute sa mesure. Mais dans un autre domaine je me demande ce que les Français, peu au courant des problèmes canadiens, auront pu retenir de cette admirable séquence? La question posée à tous est, on le devine, celle de l'ave-

nir du Québec et du séparatisme. Aucun interlocuteur ne peut aller jusqu'au bout de son propos; la caméra se promène constamment de l'un à l'autre; il est très difficile d'identifier chaque protagoniste et encore plus de suivre l'enchaînement de sa pensée.

Et pourtant ce fut une émission sans scorie: tout ce qui a été dit avait sa place, sa signification et son poids. Cette dernière partie mériterait à elle seule une plus longue étude. « Jean-Marie Drot, a écrit Jacques Siclier dans le Monde, a trouvé au Canada, ce qu'il était venu y chercher. De la découverte apparemment impressionniste, le téléspectateur est amené, s'il a retenu les images, les mots, les idées, à une prise de conscience et à une réflexion. »

C'est en effet à une réflexion — légèrement orientée — que le téléspectateur français aura été amené, mais n'est-ce pas déjà un résultat appréciable? — Et puis, il convient de le souligner, Jean-Marie Drot aura permis à beaucoup de découvrir l'originalité, la puissance et la qualité de la jeune poésie canadienne.



Photo prise à Ottawa le 3 mars dernier, lors du lancement du livre *Le roman canadien-français* (t. 3 des Archives des Lettres canadiennes publié chez Fides). De gauche à droite: le R.P. Roger Guindon, o.m.i., recteur de l'Université d'Ottawa, M. Guy Frégault, sous-ministre des Affaires culturelles, le R.P. Bernard Julien, o.m.i., M. Paul Wyczynski, le R.P. Réjean Robidoux, o.m.i., le R.P. Paul-A. Martin, c.s.c.

Un excellent collaborateur de LECTURES, le R.P. Henri-Paul Bergeron, c.s.c., vient de partir pour Haïti, d'où, nous l'espérons, il continuera à écrire pour notre revue ces articles de qualité que nos abonnés ne peuvent qu'apprécier.



(Suite de la page 232)

Journaliste-voyageur, il visite la Nouvelle-Angleterre. Le journal *Le Canada* l'avait alors chargé de faire des reportages sur les Franco-Américains. Il donne là sa pleine mesure dans une série de dix-huit articles percutants, son ouvrage de plus longue haleine à ce jour. Il devient, par la suite, rédacteur politique au *Canada* et commence sa collaboration, en même temps, au *Nationaliste*, sous le pseudonyme de Pierre Beaudry. C'est plus prudent. Devenu directeur du *Nationaliste* à vingt-quatre ans, il écrit alors ses articles les plus violents contre le gouvernement de l'époque. Les procès commencent. Il échoue en prison — et un peu à l'instar de Silvio Pellico — il écrit *Souvenirs de prison*. En 1910, il est au *Devoir* que Henri Bourassa vient de fonder. Ce serait peut-être sa chance enfin! Mais non! Après trois mois seulement, il quitte ce journal et précise que si Bourassa et lui ont les mêmes idées politiques, ils diffèrent de vue dans la façon de les exprimer.

Correspondant de *La Patrie*, il voyage encore, cette fois, en Europe. Il revient et en 1911, il fonde l'hebdomadaire *L'Action*. Lancé dans la politique municipale en 1915, il se fait intenter un procès par le maire de Montréal. Il en sort victorieux cette fois. Il est élu échevin.

L'Action cesse de paraître le 8 avril 1916. Fournier part pour Ottawa. Il y meurt à trente-quatre ans, le 16 avril 1918. Deux ans plus tard paraît la première édition de *L'Anthologie des Poètes canadiens* à laquelle il avait travaillé, dit-on, tout en soutenant par ailleurs que la littérature canadienne n'existait pas. C'est un

livre de 312 pages mis à jour et
préfacé par Olivier Asselin [...]

Fournier a laissé aussi des récits
de voyage, un opuscule, *La Cité
des Livres*, et il a même édité *Nos
amis les Québécois* (album de cari-
catures, dessins de Charles Huard).

Mais c'est le journaliste que nous
retrouvons dans *Mon Encrier*, le
journaliste aguerri et conscient du
rôle qu'il doit jouer dans la vie
canadienne de l'époque. Le plus
étonnant, c'est que la lecture de
ces écrits nous ramène à des probl-
èmes qui paraissent être d'aujourd-
hui. Avons-nous beaucoup chemi-
né et peu changé? C'est peut-être
alors que l'on comprend mieux le
pessimisme de Fournier, lui qui
avait la passion du vrai sans perdre
le sens de l'humour et l'élégance
de la plume qu'il trempait dans
l'acide quelquefois [...].

*Force les hommes de bâtir
ensemble une tour et tu les
changeras en frères.*

*Mais si tu veux qu'ils se
haïssent, jette-leur du grain.*

Antoine de SAINT-EXUPÉRY

Index des auteurs

- | | |
|-------------------------------|--|
| ALYN (M.), p. 226 | MAILHOT (M.), pp. 212 et 227 |
| AUGUSTIN (Saint), p. 219 | MARCEL (J.), p. 212 |
| BACHMANN (I.), p. 226 | MIVILLE-DESCHESE (J.),
p. 224 |
| BENNASSAR (B.), p. 226 | MUCCINI (L.), p. 227 |
| BERIMONT (L.), p. 221 | NERVAL (G. de), pp. 221 et 227 |
| BOULLE (P.), p. 226 | PAGEAU (R.), p. 213 |
| BOUYER (L.), p. 219 | PASSELECQ (P.), p. 220 |
| CATHALOT (H.), p. 224 | PELLERIN (J.), p. 227 |
| CLOUTIER (C.), p. 211 | *** <i>Le Père Bruno de Jésus
Marie</i> , p. 222 |
| CLOUTIER (E.), pp. 214 et 226 | PERRY (C.), p. 227 |
| COCCIOLI (C.), p. 226 | PREBOIS (L.), p. 227 |
| COILLIE (D. van), p. 222 | ROUSSAN (J. de), p. 222 |
| CRISENOY (M. de), p. 223 | SAINT-MARIE (F. de), p. 218 |
| DIMONT (M.-I.), p. 226 | SARTRE (J.-P.), p. 208 |
| DUPIN (R.), p. 226 | SAUMART (I.), p. 227 |
| GABORIAU (F.), p. 210 | SEGUR (Comtesse de), p. 224 |
| GARVE (A.), p. 226 | SOLARTE (T.), p. 227 |
| GIGUERE (D.), pp. 215 et 227 | TOESCA (M.), p. 227 |
| GUITTON (J.), p. 220 | VILLEY (E.), p. 227 |
| HARVEY (J.-C.), p. 227 | VON HUGEL (F.), p. 207 |
| HECHT (O.-P.), p. 227 | WATERS (F.), p. 227 |
| JANSSENS (L.), p. 218 | |
| JEANNIN (A.), p. 223 | |

LECTURES

REVUE MENSUELLE DE CULTURE ET DE
BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le

SERVICE DE BIBLIOGRAPHIE

ET DE DOCUMENTATION DE FIDES

245 est, boul. Dorchester, Montréal — UN. 1-9621

Direction: R.P. Roland-M. CHARLAND, c.s.c.

Rédaction: Rita LECLERC

*Le Ministère des Postes, à Ottawa, a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet
de la deuxième classe de la présente publication.*

Abonnement annuel: \$3.00

Le numéro: \$0.30

Publication approuvée par l'Ordinaire

MATERNITÉ

*Les mots que je vomis
Les symboles que je décris
Les glaces, les espaces et les sertis
Portent le fruit du signe en action
L'angoisse et les merveilles
De l'être possédé qui possède et qui pleure*

*De la chaire ou de l'esprit
De la terre ou du nid
De la mer ou de Marie
Toutes les maternités figurent le don
De grâce et d'honneur*

*Maternité d'un bronze ou maternité d'un cœur
Maternité des sons ou maternité des couleurs
Toutes les maternités engendrent le mystère
De joie et de misère*

*Dépassement de la race humaine
Participation jusqu'au souci du terme
Coupe pleine
Maternité du cœur ou maternité de forme
Toutes les créations violentent l'espace
De sagesse et de gloire.*

Marie ANASTASIE